

---

# FRA-DIAVOLO OU L'HOTELLERIE DE TERRACINE

Opéra comique en trois actes.

texte

Eugène Scribe

musique

Daniel-François-Esprit  
Auber

Première fois: 18 janvier 1830, Paris.



Cara lettrice, caro lettore, il sito internet **www.librettidopera.it** è dedicato ai libretti d'opera in lingua italiana. Non c'è un intento filologico, troppo complesso per essere trattato con le mie risorse: vi è invece un intento divulgativo, la volontà di far conoscere i vari aspetti di una parte della nostra cultura.

Motivazioni per scrivere note di ringraziamento non mancano. Contributi e suggerimenti sono giunti da ogni dove, vien da dire «*dagli Appennini alle Ande*». Tutto questo aiuto mi ha dato e mi sta dando entusiasmo per continuare a migliorare e ampliare gli orizzonti di quest'impresa. Ringrazio quindi: chi mi ha dato consigli su grafica e impostazione del sito, chi ha svolto le operazioni di aggiornamento sul portale, tutti coloro che mettono a disposizione testi e materiali che riguardano la lirica, chi ha donato tempo, chi mi ha prestato hardware, chi mette a disposizione software di qualità a prezzi più che contenuti.

**Infine ringrazio la mia famiglia, per il tempo rubatole e dedicato a questa attività.**

I titoli vengono scelti in base a una serie di criteri: disponibilità del materiale, data della prima rappresentazione, autori di testi e musiche, importanza del testo nella storia della lirica, difficoltà di reperimento.

A questo punto viene ampliata la varietà del materiale, e la sua affidabilità, tramite acquisti, ricerche in biblioteca, su internet, donazione di materiali da parte di appassionati. Il materiale raccolto viene analizzato e messo a confronto: viene eseguita una trascrizione in formato elettronico.

Quindi viene eseguita una revisione del testo tramite rilettura, e con un sistema automatico di rilevazione sia delle anomalie strutturali, sia della validità dei lemmi.

Vengono integrati se disponibili i numeri musicali, e individuati i brani più significativi secondo la critica.

Viene quindi eseguita una conversione in formato stampabile, che state leggendo.

Grazie ancora.

*Dario Zanotti*

Libretto n. 45, prima stesura per **www.librettidopera.it**: ottobre 2014.

Ultimo aggiornamento: 25/01/2016.

---

# PERSONNAGES

---

Fra-Diavolo, sous le nom de **LE MARQUIS** de

San-Marco ..... TÉNOR

**MILORD** Rockburg, voyageur Anglais ..... TÉNOR

**PAMÉLA**, sa femme ..... MEZZO-SOPRANO

**LORENZO** brigadier des carabiniers ..... TÉNOR

**MATHÉO** maître de l'hotellerie ..... BASSE

**ZERLINE**, sa fille ..... SOPRANO

**GIACOMO** compagnon du marquis ..... BASSE

**BEPPA** compagnon du marquis ..... TÉNOR

**FRANCESCO** prétendu de Zerline, personnage

muet ..... AUTRE

**LE PAYSAN**

Chœur d'habitans et habitantes de Terracine, Carabiniers.

*La scène se passe dans un village aux environs de Terracine.*

---

# ACTE PREMIER

---

[Ouverture]

## Scène première

*Le Théâtre représente un vestibule d'auberge en Italie, aux environs de Terracine. Le fond, que soutient deux piliers, est ouvert et laisse apercevoir un riant paysage. À gauche et à droite, porte latérale; sur le devant, à droite des spectateurs, une table autour de laquelle boivent plusieurs carabiniers en uniformes de carabiniers romains.*

*Chœur de carabiniers, Lorenzo, Zerline*

[N. 1 - Introduction]

LE CHŒUR

En bons militaires,  
buvons à pleins verres:  
le vin au combat  
soutient le soldat.  
Il mène à la gloire,  
donne la victoire.

(à Lorenzo)

Brigadier Romain,  
verse-nous du vin !  
En bons militaires,  
buvons à pleins verres:  
le vin au combat  
soutient le soldat.

PLUSIEURS  
CARABINIERS

S'il tombait en notre puissance  
ce bandit, ce chef redouté,  
nous aurions donc pour récompense...

LORENZO

Vingt mille écus !

PLUSIEURS  
CARABINIERS

En vérité ?

LORENZO

Tout autant !

TOUS

Sans compter la gloire !  
Allons, notre hôte, allons à boire !

(Entre Mathéo, qui apporte de nouvelles cruches de vin, et retire celles qui sont vides.)

Tous Vingt mille écus ! nous les aurons !  
 Et mort ou vif nous le prendrons.  
 Nous le jourons, nous le jourons !  
 En bons militaires,  
 buvons à pleins verres:  
 le vin au combat  
 soutient le soldat.

MATHÉO  
 (à Lorenzo) Lorsque c'est vous qui leur payez rasades,  
 qu'avec eux on vous voie au moins le verre en main.

LORENZO Buvez sans moi, buvez mes camarades !

LE CHŒUR  
 (à demi-voix) Le brigadier a du chagrin.

MATHÉO (à part)  
 Moi, je crois deviner d'ou provient ce chagrin.  
 (haut)  
 Demain, mes chers seigneurs, ma fille se marie  
 au riche Francesco, fermier de ce canton.  
 Je vous invite tous.

LORENZO (à part)  
 Plutôt perdre la vie !

LE CHŒUR Du vin !... Du vin !...

MATHÉO Je va en chercher, et du bon !

ZERLINE (s'approchant de Lorenzo)  
 Lorenzo, vous partez ?

LORENZO Je vais à la montagne  
 combattre ces brigands, et puissé-je y périr !

ZERLINE Ô ciel !

LORENZO D'un autre, hélas ! vous serez la compagne,  
 votre père le veut, je n'ai plus qu'à mourir !  
 Premier couplet.

ZERLINE Cher Lorenzo, conservons l'espérance.

LORENZO En reste-t-il à qui perd ses amours ?

ZERLINE Reste du moins, c'est calmer ma souffrance.

LORENZO Adieu, adieu, peut-être pour toujours !  
 Deuxième couplet.

ZERLINE Mes vœux, hélas ! au combat vont te suivre.

LORENZO Qu'ai-je besoin de penser à mes jours ?

ZERLINE Ah ! pense à moi qui sans toi ne peut vivre.

LORENZO Adieu, peut-être pour toujours !  
 (En ce moment on entend un grand bruit au dehors; tous les carabiniers se lèvent.)

## Scène deuxième

*Les précédens, milord et milady Cockburg; un postillon et plusieurs  
laquais en livrée qui les suivent.*

MILORD, PAMÉLA,  
LE CHŒUR

Au secours ! au secours !  
On en veut à nos jours.  
Quel pays effroyable !  
Au secours ! au secours !  
On en veut à nos jours.

LORENZO

(s'approchant de milord)

Qu'est-ce donc ? parlez, je vous prie.

MILORD

Messié l'archer...

LORENZO

C'est un Anglais !

(regardant Paméla, qui vient de s'asseoir)

Une femme jeune et jolie !

MILORD

J'étais dans le colère.

PAMÉLA

Et moi, je me mourrais.

(soutenue par Zerline)

MILORD

(allant à elle et lui faisant respirer des sels)

Milady ! Paméla ! ma chère milady !

C'est ma femme, elle était sensible à l'infini.

PAMÉLA

(se soutenant à peine)

Ah ! quel voyage abominable !  
En vérité c'est effroyable:  
ce monsieur le brigand  
s'était conduit vraiment  
en gentleman bien peu galant.  
Je n'avais plus l'envie  
de revoir l'Italie;  
mes chapeaux, mes dentelles,  
mes robes les plus belles,  
répondez: où sont-elles ?  
Est-il malheur plus grand !  
Oui, milord, cette aventure  
me mettait dans le courroux;  
je voulais, je le jure,  
plus voyager avec vous.

MILORD

Non, non, jamais plus de voyage,  
pour long-temps j'en suis revenu.  
Si je cours d'avantage,  
je veux être perdu.

- LES CARABINIERS                    On prétend qu'en ce voisinage  
    depuis quelque temps on l'a vu.  
    Gagnons avec courage  
    le prix qui nous est dû.
- PAMÉLA                                Non, non, jamais plus de voyage,  
    c'était un point bien résolu.  
    Malgré tout mon courage,  
    que mon cœur est ému !
- LORENZO                                On prétend qu'en ce voisinage,  
    depuis quelque temps on l'a vu.  
    Mes amis, du courage,  
    le bandit est perdu.
- ZERLINE                                Je tremble qu'en ce voisinage  
    ce hardi brigand n'ait paru.  
    Je redoute sa rage;  
    que mon cœur est ému !
- MILORD                                (s'approchant de Lorenzo)  
    Oui, messier le brigadier, c'est à vous que je faisais ma  
    déclaration.
- LORENZO                                Je vous écoute, Milord.
- MILORD                                Je havis l'honneur d'être Anglais; je havis enlevé selon l'usage,  
    miss Paméla, une riche héritière que je havis épousée par  
    inclination.
- PAMÉLA                                Oh oui ! à Gretna-Green !  
(souponnant)
- MILORD                                Et pour éviter les poursuites, je havis voulu voyager en Italie  
    avec elle, et la dot que je havis enlevée aussi, comme je disais à  
    vous, par inclination.
- PAMÉLA                                Oh oui !  
(souponnant)
- MILORD                                Et, à une lieue d'ici, le postillon à moi, il avait été arrêté.
- PAMÉLA                                Yes, par des bandits. Oh dieu !
- LORENZO                                De quel côté venaient-ils ?
- MILORD                                Quand ils ont attaqué moi, je dormais dans le landau, près de  
    milady.
- PAMÉLA                                Yes. Maintenant, milord dormait beaucoup, aussi je disais: cela  
    portera malheur à vous, mon cher milord.
- LORENZO                                Et que vous ont-ils dérobé ?
- MILORD                                Ils avaient fouillé partout, et avaient pris...
- PAMÉLA                                Tous mes diamans.
- MILORD                                Ils étaient si beaux !
- PAMÉLA                                Et ils allaient si bien à moi !

LORENZO C'est la bande que nous poursuivons, celle de Fra-Diavolo ! De quel côté se sont-ils réfugiés ?

MILORD Vers la montagne, et nos diamans aussi.

LORENZO Allons, messieurs, en route ! buvez le coup de l'étrier, et dirigeons-nous de ce côté.

(Pendant que Mathéo verse à boire aux soldats.)

ZERLINE (s'approchant de Lorenzo et à demi-voix)  
On dit ce brigand si redoutable... s'il vous arrivait malheur ?

LORENZO Autrefois je pouvais tenir à la vie; mais maintenant...

ZERLINE Lorenzo !

LORENZO Demain vous en épouserez un autre; vous avez eu plus d'obéissance pour votre père que d'amour pour moi, je ne vous en ferai point de reproches. Adieu, soyez hereuse, et pensez à moi quand je ne serai plus...

ZERLINE Vous vivrez, vous vivrez ! je ferai des vœux pour vous !

LORENZO Des vœux ! oui, faites-en pour que demain je ne puisse pas voir votre mariage.

ZERLINE Que dites-vous ?

LORENZO (essayant une larme)  
Allons ! allons ! le devoir avant tout, J'espère, milord, vous rapporter de bonnes nouvelles. Adieu, père Mathéo. Adieu, Zerline. (à ses soldats) En marche !

(Il sort avec ses soldats.)

## Scène troisième

*Milord, Paméla, Mathéo, Zerline.*

MILORD Il avait l'air bien ému, le brigadier. Ce Fra-Diavolo, il effrayait tout le monde.

MATHÉO Vous vous trompez, Lorenzo n'a peur de rien. Il a servi dans l'armée d'Italie avec les Français; c'est un brave garçon qui n'a qu'un défaut..

PAMÉLA Et lequel ?

MATHÉO Il est amoureux, et n'a pour s'établir que sa paye de soldat, et de coups de fusil en perspective.

MILORD Ce n'était pas assez pour vivre.

MATHÉO Sans cela je n'aurais pas demandé mieux. (regardant sa fille) Mais il faut de la raison. Allons, Zerline, serrez ces verres, ces bouteilles.



- MILORD Je n'avais envie de donner du courage aux gens du pays avec des guinées. (s'avançant vers Mathéo) Messié l'hôtesse, voulez-vous rédiger une pancarte, où je promettrai de l'argent beaucoup à celui qui rapporterait à nous ce que nous avons perdu ?
- MATHÉO (se mettant à la table à droite, et écrivant pendant que Milord lui dicte à voix basse) Volentiers.
- PAMÉLA (observant Zerline qui a été assise dans un coin à gauche) Miss Zerline pleurait ? elle avait du chagrin ?
- ZERLINE (essuyant ses yeux) Moi ! madame, pas du tout.
- PAMÉLA Yes, je m'y connaissais. Le petit brigadier, il avait lancé à vous un regard qui disait: Oh ! je vous aime beaucoup !
- ZERLINE (effrayée) Madame !
- PAMÉLA Ce était bien, Ce était si joli les mariage d'inclination !  
(tendrement)  
N'est-ce pas, milord ?  
(voyant qu'il ne répond pas, et avec colère)  
Milord ?
- MILORD (de l'autre côté, occupé avec Mathéo) Vous voyez que j'étais occupé, et vous tourmentez moi. Je faisais la pancarte pour la récompense. (à Mathéo) Vous avez écrit que je promettais trois mille francs ?
- PAMÉLA Ce était pas assez ! mettez dix mille francs. L'écrin il en valait trois cent mille ! et s'il était perdu ce était la faute à vous, qui avez voulu prendre le chemin de traverse.
- MILORD Pour éviter ce cavalier si élégant qui nous suivait partout, et qui s'arrêtait toujours dans les mêmes auberges.
- PAMÉLA Je pouvais pas empêcher lui de faire la même route.
- MILORD Vous pouvez empêcher vous de le regarder et de chanter, comme hier au soir, ce petit barcarolle qui amusait pas moi du tout.
- PAMÉLA (avec humeur) On peut pas faire la musique ?
- MILORD Vous faisiez pas la musique, vous faisiez le coquetterie avec lui.
- PAMÉLA Moi ! le coquetterie !
- MILORD Yes, milady, je l'avais vu, et je déclare ici que je ne voulais pas.
- PAMÉLA Vous ne voulez pas ?
- MILORD C'est-à-dire, je voulais bien, mais je ne voulais pas ! entendons-nous !

(Pendant les couplets suivants, Mathéo et Zerline vont placarder en dedans et en dehors des piliers de l'auberge les affiches que Mathéo vient d'écrire.)

Premier couplet.

Je voulais bien, je voulais bien  
que l'on trouve vous très-aimable  
et que de loin maint fashionable  
admire aussi votre maintien...  
Je voulais bien, je voulais bien;  
mais qu'en tous les lieux où je passe,  
en lorgnant vous avec audace,  
un galantin suive vos pas,  
je voulais pas, je voulais pas;  
non, non, non, non, je voulais pas,  
goddam ! je voulais pas.

Deuxième couplet.

Je voulais bien, je voulais bien  
payer les bijoux et la soie,  
et pour qu'à la mode on vous voie,  
par an dépenser tout mon bien...  
Je voulais bien, je voulais bien;  
mais moi suivre votre méthode,  
mais être un époux à la mode  
comme on en voit tant ici-bas,  
je voulais pas, je voulais pas;  
non, non, non, non, je voulais pas,  
goddam ! je voulais pas.

Toisième couplet.

PAMÉLA

Je voulais bien, je voulais bien  
être sage et jamais coquette,  
et, s'il le faut, pour ma toilette  
ne plus dépenser jamais rien;  
je voulais bien, je voulais bien;  
car, par goût et par caractère,  
je suis très douce d'ordinaire;  
mais dès qu'on dit: je veux... hélas !  
je voulais pas, je voulais pas;  
non, non, non, non, je voulais pas,  
milord, je voulais pas !

MILORD Ah ! vous voulez pas ? Il faudra pourtant bien... car j'entends plus  
que vous voyiez jamais ce marquis napolitain.

MATHÉO (se levant et écoutant)  
C'est le bruit d'une voiture !

## Scène quatrième

*Les précédens, puis le marquis.*

[N. 3 - Quintetto]

MATHÉO (regardant par la droite)  
Un landau qui s'arrête, ah ! quel honneur extreme !  
C'est quelque grand seigneur qui vient loger ici.  
(voyant entrer le marquis)

MATHÉO Oui, c'est un grand seigneur.

MILORD Qu'ai-je vu ? c'est lui-même !

PAMÉLA C'est monsieur le marquis !

MILORD Comment, c'est encore lui ?  
(avec fureur)

LE MARQUIS Comment, c'est milady !

Ensemble

LE MARQUIS	Que voi-je ? c'est elle ! c'est la charmante milady. Que voi-je, c'est elle que je retrouve ici !
MILORD	Surprise nouvelle ! comme il regarde milady ! Surprise nouvelle, comment ! c'est encore lui !
PAMÉLA	Surprise nouvelle ! il a suivi nous jusqu'ici ! Surprise nouvelle ! comment ! c'est encore lui !
ZERLINE	C'est elle, c'est elle que cherchait monsieur le marquis; c'est elle, c'est elle dont son cœur est épris.
MATHÉO	C'est elle, c'est elle que cherchait monsieur le marquis; c'est elle, c'est elle dont son cœur est épris !

MATHÉO (à ses gens, montrant le marquis)  
Que l'on serve sa seigneurie.

LE MARQUIS J'ai le temps, pourquoi vous hâter ?  
(regardant Paméla)  
Je compte en cette hôtellerie  
jusqu'à demain matin rester.

MILORD  
(bas à sa femme)

Vous entendez ? ce départ qu'il retarde,  
c'était pour vous, assurément.  
Et comme il vous regarde !  
Tenez, encore en ce moment !

LE MARQUIS

La bonne folie,  
mon âme est ravie,  
la fortune et l'amour secondent tous mes vœux.

PAMÉLA

De moi bien jolie,  
son âme est ravie;  
est-ce ma faute, à moi s'il était amoureux ?

ZERLINE

Oui, cette étrangère  
aura su lui plaire;  
il lui fait les doux yeux, les doux yeux d'un amoureux.

Ensemble

LE MARQUIS

Que voi-je ? c'est elle !  
c'est la charmante milady.  
Que voi-je, c'est elle,  
que je retrouve ici !

MILORD

Surprise nouvelle !  
comme il regarde milady !  
surprise nouvelle,  
comment ! c'est encore lui !

PAMÉLA

Surprise nouvelle !  
il a suivi nous jusqu'ici !  
surprise nouvelle !  
comment ! c'est encore lui !

ZERLINE

C'est elle, c'est elle  
que cherchait monsieur le marquis;  
c'est elle, c'est elle  
dont son cœur est épris.

MATHÉO

C'est elle, c'est elle  
que cherchait monsieur le marquis;  
c'est elle, c'est elle  
dont son cœur est épris !

(A la fin de ce morceau, milord force Paméla à rentrer dans l'auberge. Elle fait en sortant une révérence au Marquis.)

## Scène cinquième

*Le marquis, à table, Mathéo, Zerline, Garçons d'auberge.*

MATHÉO (à Zerline) Allons donc, petite fille, servez monsieur le marquis. J'espère que monseigneur sera content du zèle de mes gens, et de ma fille, que je laisse maîtresse de la maison, car je suis obligé ce soir de m'absenter.

LE MARQUIS Ah ! vous partez ?

MATHÉO Dans l'istant. Je vais coucher à deux lieues d'ici chez Francesco, mon gendre, que j'amènerai demain matin avec toute la noce.

ZERLINE Ah ! mon dieu !  
(à part)

LE MARQUIS Avez-vous beaucoup de monde dans cette auberge ?

MATHÉO Vous, monseigneur, et ceux que vous venez de voir, milord et milady.

LE MARQUIS Pas d'autres ?

(après un instant de réflexion)

Milady est jolie; mais milord est de mauvaise humeur.

ZERLINE On le serait à moins. Il a été attaqué et dévalisé par les bandits de la montagne.

LE MARQUIS Pas possible ! je ne crois pas aux voleurs.  
(toujours mangeant)

MATHÉO Moi j'y crois comme en dieu, et en notre-dame des rameaux, notre patronne.

LE MARQUIS Ce sont des histoires pour effrayer les voyageurs. J'ai parcouru de jour et de nuit les montagnes, et je n'ai jamais été attaqué.

MATHÉO Autrefois, pet-être; mais depuis que Fra-Diavolo s'est établi dans ce canton...

LE MARQUIS Fra-Diavolo ? Qu'est ce que c'est que cela ?

ZERLINE Vous n'en avez pas entendu parler ? un fameux bandit.

MATHÉO Qui est partout.

ZERLINE Et qu'on ne peut jamais joindre.

MATHÉO Il a un amulette qu'il a volé à un cardinal, et qui le rend invisible.

LE MARQUIS Voyez-vous cela !

ZERLINE Et les balles des gendarmes rebondissent sur sa peau.

LE MARQUIS Vraiment !

ZERLINE Oui, monseigneur; et comme dit la chanson...

LE MARQUIS Il y a une chanson sur lui ?

MATHÉO Une fameuse en son honneur ! Vingt-deux couplets ! Si, pendant son dîner, monseigneur veut permettre...

LE MARQUIS Est-on obligé de l'entendre tout entière ?

MATHÉO C'est au choix des voyageurs; on ne force personne.

LE MARQUIS À la bonne heure.

MATHÉO (détachant de la muraille une mandoline et la présentant à Zerline)  
Tiens, ma fille.

ZERLINE (la repoussant de la main et la plaçant près d'elle sur le coin de la table)  
Merci, mon père, je chanterai bien sans cela.

Premier couplet.

Voyez, sur cette roche,  
ce brave à l'air fier et hardi,  
son mousquet est près de lui,  
c'est son fidèle ami.  
Regardez, il s'approche,  
un plumet rouge à son chapeau,  
et couvert de son manteau  
du velours le plus beau.  
Tremblez ! au sein de la tempête,  
au loin l'écho répète:  
Diavolo ! Diavolo !  
Diavolo !

Deuxième couplet.

S'il menace la tête  
de l'ennemi qui se défend,  
pour les belles on prétend  
qu'il est tendre et galant.  
Plus d'une qu'il arrête  
(témoin la fille de Piétro),  
pensive rentre au hameau  
dans un trouble nouveau.  
Tremblez ! car voyant la fillette,  
tout bas chacun répète:  
Diavolo ! Diavolo !  
Diavolo !

Troisième couplet.

LE MARQUIS

(se levant)

Il se peut qu'on s'abuse,  
ma chère enfant; peut-être aussi,  
tout ce qui se prend ici  
n'est-il pas pris par lui.  
Souvent, quand on l'accuse,  
auprès de vous maint jouvenceau  
pour quelque larcin nouveau  
se glisse incognito !  
Tremblez ! cet amant qui soupire,  
c'est de lui qu'on peut dire:  
Diavolo ! Diavolo !  
Diavolo !

## Scène sixième

*Les précédens, Beppo, Giacomo, paraissant près des piliers du fond.*

ZERLINE Ah ! mon dieu, qu'ai-je vu !

MATHÉO Qu'est-ce ? Que demandez-vous ?  
(brusquement)

BEPPO L'hospitalité pour cette nuit.

GIACOMO Au nom de notre-dame des rameaux !

MATHÉO On ne reçoit pas ainsi des mendiants, des vagabonds.

BEPPO Nous sommes des pèlerens.

ZERLINE Mon père, si c'était vrai !

MATHÉO Sous un pareil costume !

BEPPO Nous sommes parti pour remplir un vœu.

MATHÉO Et lequel ?

GIACOMO Celui de faire fortune.

MATHÉO Ce n'est pas ici que vous la trouverez.

LE MARQUIS (se levant et ouvrant sa bourse, où il prend un peu de monnaie)  
Peut-être ! tenez, tenez, voici ce que je vous donne au nom de  
cette belle enfant.

BEPPO ET GIACOMO Ah ! monsieur le marquis !

MATHÉO Ils vous connaissent ?  
(étonné)

LE MARQUIS Oui, ce sont des pauvres diables que j'ai rencontrés ce matin, et à  
qui j'ai déjà fait l'aumône. Monsieur l'hôte, je veux bien payer  
leur souper et leur coucher.

MATHÉO Ce sera un écu par tête.

LE MARQUIS Par tête ! c'est peut-être plus qu'elles ne valent; n'importe !

MATHÉO (recevant l'argent)  
Dès que monsieur le marquis s'y intéresse, il n'y a pas besoin  
d'autre recommandation.

ZERLINE Mon père, on le va les loger tout là-haut ?

MATHÉO Pas dans la maison, surtout quand je vais passer la nuit dehors.  
Jean, vous leur donnerez un morceau, et puis vous les conduirez  
vous-même à la grange, ici à côté.

(aux autres gens de l'auberge)

Rentrez, et préparez le souper de milord.

(à Zerline)

Toi, ma fille, tu vas me reconduire à quelques pas d'ici, jusqu'à  
l'ermitage, et nous parlerons de ton prétendu.

(au marquis)

Adieu, monsieur le marquis, j'espère, demain matin, en revenant  
avec mon gendre, retrouver encore votre seigneurie.

LE MARQUIS Je l'espère aussi, je me lève tard. Adieu, notre hôte, bon voyage.  
Adieu, ma belle enfant.

(Les domestiques rentrent dans l'hôtellerie; Mathéo, qui a pris son chapeau et son bâton, sort par le fond avec Zerline.)

## Scène septième

*Le marquis, Beppo, Giacomo.*

*Le marquis est assis sur le devant du théâtre, près de la table à droite, et tient un cure-dent; Beppo et Giacomo regardent si tout le monde est parti.*

BEPPO (redescendant le théâtre, et prenant la bouteille qui est sur la table, se verse un verre de vin)

À ta santé !

LE MARQUIS (se retournant avec hauteur)

Hein !

BEPPO (de même)

Je dis: à ta santé !

LE MARQUIS Qu'est-ce que c'est que de pareille manières ?

GIACOMO (la chapeu bas)

Excusez, capitaine, c'est une recrue qui ne sait pas encore le respect qu'on vous doit.

(bas à Beppo)

Ote donc ton chapeau ! Il n'est pas encore au fait; mais il sort d'une bonne maison, c'est un ancien intendant qui veut travailler maintenant en brave, et à découvert.

LE MARQUIS Il ne suffit pas d'être brave, il faut encore être honnête et savoir vivre. Je n'en ai jamais vu, dans l'origine, de troupe plus mal composée que celle que j'ai l'honneur de commander. Les bandits le plus mal élevés ! et si je n'y avais établi l'ordre et la discipline...

(à Giacomo, lui montrant une carafe et relevant la manche de son pourpoint)

Verse-moi de l'eau !

(à Beppo, tout en se levant les mains)

À la première familiarité je te fais sauter le cerveau; cela t'apprendra.

BEPPO Hé bien ! par exemple !

GIACOMO Il le ferait comme il le dit.

BEPPO Hein !  
(tremblant)

LE MARQUIS Une serviette !

(s'essuyant les mains)

Qu'y a-t-il de nouveau ? et qui vous amène ?

BEPPO (chapeau bas)

L'entreprise a réussi; nous avons arrêté le milord et ses diamans.

LE MARQUIS Crois-tu que je ne sois pas au fait ? je le savais déjà.



- GIACOMO Toutes les indications que vous aviez données étaient si exactes !
- LE MARQUIS Je le crois bien; depuis trois jours que je les suis à la piste, que je dîne avec eux dans les mêmes auberges, et que tous les soirs je chante des barcaroles avec milady, vous croyez que ce n'est pas fatigant !
- GIACOMO Nous savons, capitaine, ce que vous faites pour nous.
- LE MARQUIS Milord ne s'est pas défendu et nous n'avons perdu personne ?
- GIACOMO Non, capitaine, au contraire; le postillon était un ancien que nous avait quittés, et qui demande à s'enrôler de nouveau.
- LE MARQUIS Est-il entre vos mains ?
- GIACOMO Oui.
- LE MARQUIS (se curant les dents et arrangeant sa chemise devant un miroir de poche)  
Qu'on le fusille ! je n'aime pas l'incostance; dans notre état, s'entend; près des belles, c'est autre chose; et puisque, grace à milord, nous avons des diamans, tu en enverras pour six mille écus à Fiorina, cette jeune cantatrice que je protège; j'aime les arts et surtout la musique.
- GIACOMO Oui, capitaine.
- LE MARQUIS Eh bien ! est-ce tout ?
- GIACOMO Non vraiment... et nous craignons d'avoir été trompés.
- LE MARQUIS Comment cela ?
- GIACOMO Cette cassette que vous nous aviez annoncée et que milord devait avoir dans sa voiture..
- LE MARQUIS Cinq cent mille francs en or qu'il allait placer à Livourne chez un banquier; du moins milady me l'avait dit.
- GIACOMO Impossible de la trouver.
- LE MARQUIS Imbécille ! manquer une si belle opération !
- BEPPO Peut-être, pour nous faire du tort, les a-t-il dépensés ?
- LE MARQUIS Ce que c'est que de ne pas faire ses affaires soi-même ! Mais je saurai à tout prix ce que cet or est devenu. Laissez-moi.  
(à part)  
Allons, il faudra encore faire de la musique avec milady. Ces coquins-là sont-il heureux de m'avoir !  
(regardant par la porte de l'auberge)  
C'est elle !  
(apercevant Beppo et Giacomo qui sont au fond du théâtre)  
Hé bien ! vous n'êtes pas encore partis !...  
(Ils disparaissent par la droite.)

## Scène huitième

*Le marquis, Paméla.*

[N. 5 - Trio]

- PAMÉLA (sortant de l'auberge)  
Oui, je vais commander le punch à vous, milord.
- LE MARQUIS (s'avançant)  
Charmante milady !
- PAMÉLA (effrayée)  
Comment ! C'est vous encore ?  
et mon époux était dans la chambre voisine;  
lui si jaloux, jaloux comme Othello !
- LE MARQUIS Est-ce donc l'offenser que chanter un duo ?  
(prenant la mandoline que Zerline a placée sur le coin de la table à la cinquième scène)  
Et nous pouvons, sur cette mandoline,  
répéter tous les deux cet air  
que nous commençâmes hier.
- PAMÉLA (regardant à gauche par la porte de l'auberge)  
Ah ! je l'entends ! c'est lui.
- LE MARQUIS (saisissant brusquement la mandoline et en jouant)  
Le gondolier fidèle  
brave, pour voir sa belle,  
les autans ennemis.  
(la regardant)  
De loin, s'il obtient d'elle  
un regard, un souris,  
c'est toujours ça de pris !  
(Il regarde vers la gauche si l'on ne vient pas, et remet la mandoline sur la table en s'adressant à Paméla.)  
Faut-il que votre cœur ignore  
le feu brûlant qui me dévore ?
- PAMÉLA (voulant s'éloigner)  
Monsieur, je ne puis écouter.
- LE MARQUIS (le retenant)  
Je me tais, vous pouvez rester;  
oui, vous admirer en silence  
ne peut vous paraître une offense.
- PAMÉLA  
Je ne pouvais pas, je le crois,  
empêcher vous d'admirer moi.
- LE MARQUIS  
Ah ! combien mon âme est ravie  
en contemplant ces traits charmans,  
cette robe simple et jolie.  
(regardant un médaillon qui est à son cou)  
Ah ! grand dieu ! le beaux diamans !

PAMÉLA Les seuls échappés au pillage,  
tant je les cachais avec soin !

LE MARQUIS (à part)  
Les maladroits ! Ah ! quel dommage !  
(haut, à Paméla, d'un ton galant)  
Pour plaire, en avez-vous besoin ?  
Mais plus je considère  
ce riche médaillon... il contient un secret ?

PAMÉLA Pour lui, mon époux l'a fait faire,  
car il renferme mon portrait.  
(l'ouvrant et lui montrant)  
Trouvez-vous ressemblant ?

LE MARQUIS (affectant un trouble amoureux)  
O ciel ! il se pourrait !  
(le regardant avec ivresse)  
Voilà ce regard, ce regard doux et tendre,  
voilà ces traits si gracieux;  
je crois la voir, je crois l'entendre.  
(avec délire)  
Mon âme a passé dans mes yeux.  
(avec rage)  
Et c'est pour un rival, un tyran, un barbare...  
(Il met le portrait dans sa poche.)

PAMÉLA Que faites-vous ?

LE MARQUIS Je m'en empare.

PAMÉLA (troublée et voulant le reprendre)  
Monsieur !

LE MARQUIS Jamais, jamais il ne me quittera.

PAMÉLA Monsieur !

LE MARQUIS Oui, sur mon cœur toujours il restera.

PAMÉLA C'est mon mari.

(Milord sort de l'hôtellerie; et le marquis, saisissant vivement la mandoline, reprend le premier motif.)

LE MARQUIS

Le gondolier fidèle,  
brave sur sa nacelle  
les jaloux, les maris,  
quand son cœur, de sa belle  
presse les traits chéris:  
c'est toujours ça de pris.

## Scène neuvième

*Les précédents, Milord, passant entre eux deux.*

MILORD Bravi ! bravi !

PAMÉLA Ah, c'était vous.  
 MILORD Oui, Milady.  
 PAMÉLA Nous faisons de la musique  
 MILORD Je n'aime pas la musique.

Ensemble

PAMÉLA Combien moi j'aimais la musique,  
 elle me plaisait fort,  
 mais je vois, c'est unique,  
 qu'elle ennuyait milord.  
 Jamais, avec milord,  
 nous ne sommes d'accord.

LE MARQUIS Bravo, bravo, c'est la musique  
 qui nous met d'accord;  
 il faudra qu'on s'explique  
 et qu'on m'instruise encore.  
 Enlevons à milord  
 et sa femme et son or.

MILORD Toujours ensemble, c'est unique,  
 ils sont très-bien d'accord;  
 aussi cette musique  
 à moi me déplait fort,  
 et peut faire du tort  
 à l'honneur d'un milord.

PAMÉLA Nous répétions cette barcarolle...

MILORD C'était bien aimable à vous pendant que je m'impatientais, moi,  
 pour le punch.

LE MARQUIS Permettez donc, milord, puisque vous preniez du punch, nous  
 pouvions bien faire de la musique.

MILORD Oui, si j'en avais pris ! mais je n'en prenais pas, j'en attendais.

LE MARQUIS Que ne le disiez-vous ? holà ! quelqu'un !

MILORD Ce était pas besoin; je avais plus soif, je l'avais perdu le soif.

LE MARQUIS Depuis la perte de vos diamans !

MILORD Oui, cela et puis autre chose encore.

LE MARQUIS Ah ! mon dieu ! est-ce qu'il serait arrivé malheur à ces cinq cent  
 mille francs en or que vous alliez placer à Livourne ?

MILORD Je les aivais toujours.

LE MARQUIS Ah ! tent mieux ! je respire; car si vous les aviez perdus, j'en  
 aurais été aussi fâché que vous-même.

PAMÉLA Que vous étiez bon !

LE MARQUIS Ce que j'en disais, c'était pour vous offrir mon portefeuille.

MILORD Je remerciais vous.

(tirant son portefeuille)

Je avais déjà regarni le mien.

LE MARQUIS Et comment cela ? Comment avez-vous pu sauver votre or ?

MILORD Par un moyen bien adroit que je ne disais pas à personne.

LE MARQUIS Vous avez de l'esprit.

MILORD Je croyais bien.

PAMÉLA Il avait changé les pièces d'or en billets de banque, et il les avait fait coudre.

LE MARQUIS Où cela ?

(vivement)

MILORD Devinez.

(riant)

LE MARQUIS Moi, je ne devine jamais rien.

MILORD Dans mon habit, et dans la robe de milady.

LE MARQUIS Il sera possible !

(regardant la robe de Paméla)

Ce tissu charmant et précieux...

(se retournant en riant vers milord)

C'est impayable.

MILORD Yes, yes, nous étions tout cousus d'or.

(riant aussi)

LE MARQUIS C'est bon à savoir.

(En ce moment on entend en dehors une marche guerrière. Milord et Paméa vont regarder par le fond.)

[N. 6 - Finale]

PAMÉLA, MILORD Ecoutez !

LE MARQUIS Quelle est donc cette marche guerrière ?

(entrent mystérieusement et disent à demi-voix au marquis, sur le devant du théâtre)

BEPPPO, GIACOMO Un brigadier et des soldats  
qui vers ces lieux portent leurs pas.  
Fuyons !

LE MARQUIS Jamais ! poltrons, du cœur !

BEPPPO

Je n'en ai guère.

LE MARQUIS Auprès de moi n'êtes-vous pas ?

## Scène dixième

*Les précédens, Lorenzo, Chœur de soldats, Zerline, Gens de l'auberge  
et du village.*

LE CHŒUR  
Victoire ! victoire ! victoire !  
Réjouissons-nous !  
Victoire ! victoire !  
Pour nous, quelle gloire !  
Il sont tombés sous nos coups.

ZERLINE  
(courant à Lorenzo)  
C'est lui que je revois.

PAMÉLA, MILORD  
(à Lorenzo)  
De grâce. Expliquez-vous.

LORENZO  
En silence et dans l'ombre  
suivant leurs pas errants,  
dans un défilé sombre  
j'ai surpris ces brigands.

LE MARQUIS  
(à part)  
Et je n'étais pas là !

LORENZO  
Long-temps avec audace  
ils se sont comportés ;  
vingt d'entre eux sur la place  
en braves sont restés.

LE MARQUIS  
(à part)  
O fureur !

LORENZO  
Mais l'effroi qui les gagne  
disperse ces bandits,  
l'écho de la montagne  
a répété ce cri :

LE CHŒUR  
Victoire, victoire, victoire !  
Réjouissons-nous !  
Victoire, victoire !  
Pour nous, quelle gloire !  
Il sont tombés sous nos coups.

LORENZO  
(à Milord)  
Sur l'un de ces bandits couché sur la poussière,  
j'ai retrouvé, milord, cet écriin.

MILORD, PAMÉLA  
(s'en emparant)  
C'est le mien !  
Ô sort heureux !

LE MARQUIS  
(à part)  
Ô sort contraire !  
(montrant Lorenzo)  
Par lui perdre à la fois mes soldats et mon bien.

Ensemble

LE MARQUIS, BEPPO, GIACOMO	Que la fureur et la vengeance pour le punir arment nos bras; son sang expiera son offense: oui, je vous promets son trépas, oui, je jure ici son trépas !
ZERLINE, MILORD, PAMÉLA	Honneur à sa vaillance ! Le ciel a protégé son bras; oui, je renais à l'espérance; pour moi quel moment plein d'appas ! oui, quel moment plein d'appas !
LORENZO, LE CHŒUR	Victoire, victoire, victoire ! Réjouissons-nous ! Victoire, victoire ! Pour nous, quelle gloire ! Il sont tombés sous nos coups.
LORENZO	Adieu, milord !
ZERLINE	Déjà quitter cette demeure ?
LORENZO	Il le faut.
ZERLINE	Pourquoi donc repartir à cette heure ?
LORENZO	Le chef de ces bandits a su nous échapper; mais je suis sur sa trace, il ne peut nous tromper. Adieu, Zerline.
PAMÉLA	(le retenant) Un instant, je vous prie. (à milord) Le portefeuille à vous ?
MILORD	(le retirant avec peine de sa poche) Et pourquoi, chère amie ?
PAMÉLA	(ouvrant le portefeuille et y prenant des billets de banque, et s'adressant à Lorenzo) Milord, qui chérissait beaucoup les gens de cœur, de ces dix mille francs est votre débiteur; (montrant la pancarte du fond) lisez plutôt.
LORENZO	(repoussant les billets) Jamais ! Quelle idée est la vôtre ?
PAMÉLA (à demi-voix)	C'est la dot de Zerline, acceptez aujourd'hui un trésor qui pourrait vous en donner un autre.
ZERLINE (le prenant vivement)	Moi, j'accepte pour lui; le voilà riche, dieu merci ! autant que son rival.
LORENZO (avec joie et vivement)	Et je puis...
ZERLINE (de même)	...à mon père...

LORENZO                     ...demander...  
 ZERLINE                         ...dès demain...  
 LORENZO                     Et ton cœur...  
 ZERLINE                         ...et ma main.  
 LORENZO                     Ô sort prospère !  
 ZERLINE                     Heureux destin !

Ensemble

LORENZO, ZERLINE	Ah ! je renais à l'espérance, le ciel me ramène en tes bras; d'aujourd'hui mon bonheur commence, pour moi quel moment plein d'appas !
MILORD, PAMÉLA	Rendons honneur à sa vaillance, le ciel a protégé son bras. (regardant l'écritin) Cher écrin, ma seule espérance, ah ! tu ne me quitteras pas. Quel moment plein d'appas !

Ensemble

LE MARQUIS, BEPPO, GIACOMO	Que la fureur et la vengeance pour le punir arment nos bras ! Son sang expiera son offense, oui, je jure ici son trépas !
CHŒUR DE SOLDATS	Victoire ! victoire ! <i>etc.</i>

(À la fin de cet ensemble, Lorenzo va parler à ses soldats et les range en bataille.)

LE MARQUIS                     (bas à Beppo et Giacomo, sur le devant, à droite)  
 Tout nous sourit, sachons attendre,  
le père ne peut revenir.

BEPPO, GIACOMO                Et ces soldats ?

LE MARQUIS                     Ils vont partir.  
Ils vont ailleurs pour nous surprendre !

LORENZO                     Partons, mes braves compagnons !  
(au fond)

LE MARQUIS                     Ils s'éloignent et nous restons.  
ZERLINE                     Demain, songe au bonheur que l'amour nous destine.  
(à Lorenzo)

LE MARQUIS                     L'or et les diamans, et la dot de Zerline,  
(bas à ses compagnons)        cette nuit...

BEPPO                             Sont à nous, et nous les reprendrons.



Ensemble

MILORD, PAMÉLA, ZERLINE	À demain, à demain, oui, nous nous reverrons. Demain, demain, nous reviendrons. Partons, partons.
LE MARQUIS, BEPPO, GIACOMO	Cette nuit, cette nuit, oui, d'eux tous je réponds. Ils sont à nous, oui, j'en réponds, nous les tenons.

Ensemble

LE MARQUIS, SES COMPAGNONS	Que la fureur et la vengeance pour le punir arment nos bras ! Son sang expiera son offense, et je jure ici son trépas; oui, je jure son trépas.
LORENZO, ZERLINE	Mon cœur renaît à l'espérance; demain, demain tu reviendras; oui, demain tu m'appartiendras: d'aujourd'hui mon bonheur commence. Pour moi quel moment plein d'appas !
MILORD, PAMÉLA	Le ciel protège sa vaillance ! Il doit encore guider ses pas. Cher écrin, ma seule espérance, ah ! tu ne me quitteras pas.
CHŒUR DE SOLDATS	Victoire ! victoire ! victoire ! Dieu combat pour nous. Victoire ! victoire ! Pour nous quelle gloire, il va tomber sous nos coups.

(Lorenzo, à la tête de ses soldats, défile au fond du théâtre, tandis que des gens de l'auberge apportent des flambeaux au marquis, à Paméla et à milord qui se souhaitent le bonsoir. Un garçon d'auberge montre à Beppo et à Giacomo la grange qui est à droite du théâtre, et les emmène de ce côté pendant que les autres entrent dans la maison.)

---

# ACTE SECONDE

---

## Scène première

*Le théâtre représent, une chambre d'auberge. Sur les deux premiers plans, à gauche et à droite, deux portes vitrées faisant face au spectateur; sur le second plan à gauche, un lit et une table sur laquelle est un miroir; à droite, sur le second plan, une porte conduisant à l'intérieur de la maison. Au fond du théâtre, une croisée donnant sur la rue.*

*Zerline.*

[N. 7 - Récitatif et Air]

*(tenant à la main un bougeoir et des flambeaux. Elle entre par la porte de droite qu'elle laisse ouverte et parle à la cantonade).*

Ne craignez rien, milord ! oui, je vais sur-le-champ,  
pendant que vous êtes à table,  
préparer votre lit et votre appartement.

*(descendant le théâtre et posant le bougeoir sur la table)*

On n'entendit jamais de tapage semblable;  
j'en perdrai la tête, je croi:  
aller, venir, courir au bruit de vingt sonnettes,  
et de tous ces messieurs écouter les fleurettes,  
on n'a pas un instant à soi.

*(à part)*  
Quel bonheur ! je respire. Oui, je suis seule ici;  
on me laisse un instant: qu'au moins il soit pour lui !  
A peine ai-je le temps de dire que je l'aime.  
De peur de l'oublier je le dis à moi-même.  
Non, pour moi ce mot-là  
jamais ne s'oubliera.

*(montrant son cœur)*

Son souvenir est là !  
Quel bonheur, je respire. Oui, je suis seule ici;  
on me laisse un moment, qu'au moins il soit pour lui !

*(à part)*  
Ce ne sera pas long, car voilà que l'on monte déjà.

*(à milord et à sa femme qui entrent)*

*(à part)*  
Quand milord et milady voudront, leur appartement est prêt. Au bout du corridor.

## Scène deuxième

*Les précédens, Milord, Milady.*

[N. 8 - Trio]

MILORD Allons, ma femme,  
allons dormir.  
Déjà le sommeil me réclame.  
Pour un époux, ah ! quel plaisir !  
ah ! quel plaisir  
de bien dormir.

PAMÉLA Et quoi ! milord, déjà dormir !  
déjà le sommeil vous réclame !  
Jadis, je crois m'en souvenir,  
vous étiez moins prompt à dormir.

MILORD Pour un époux, ah ! quel plaisir !  
ah ! quel plaisir  
de bien dormir.

Ensemble

ZERLINE Après un an de mariage,  
on querelle donc son mari ?  
Avec le mien, dans mon ménage,  
n'en sera jamais ainsi.

PAMÉLA Après un an de mariage,  
comment ! déjà changer ainsi ?  
Voyez donc le joli ménage,  
voyez donc l'aimable mari !

MILORD Après un an de mariage,  
comment ! déjà changer ainsi ?  
Voyez donc le joli ménage,  
je ne reconnais plus milady.

MILORD Il est minuit, c'est très-honnête;  
il faut partir de grand matin.

PAMÉLA Non, vraiment, je reste à la fête;  
(moutrant Zerline)  
sa noce, elle avait lieu demain.

ZERLINE Croyez à ma reconnaissance.

PAMÉLA Je veux vous donner des avis.  
Ma chère enfant, je veux d'avance  
vous prévenir sur les maris.  
Voyez-vous bien, tous les maris.

MILORD (l'interrompant)  
Allons, ma femme, allons dormir.

PAMÉLA Eh quoi ! milord, déjà dormir ?

ZERLINE Milord, milord aime à dormir.  
(le bougeoir à la main)  
Milord voudrait-il quelque chose ?

MILORD Un oreiller.

ZERLINE (allant en prendre un dans le cabinet à droite)  
C'est là, je croi !

PAMÉLA Où donc est la soubrette à moi ?

ZERLINE De moi que madame dispose.  
(Au moment où ils vont sortir, milord s'arrête et regarde au cou de sa femme.)

MILORD Mais qu'avez-vous donc fait, ma chère,  
du médaillon que d'ordinaire  
j'ai l'habitude ici de voir  
attaché par un ruban noir ?

PAMÉLA (un peu troublée)  
Ce portrait ?

MILORD Oui, ce médaillon.

PAMÉLA Il est... il est...

MILORD Où donc ?

PAMÉLA Allons, milord,  
allons dormir.  
Déjà le sommeil me réclame;  
pour un époux, ah ! quel plaisir !  
ah ! quel plaisir  
de bien dormir.

Ensemble

ZERLINE	Après un an de mariage, <i>etc.</i>
PAMÉLA	Après un an de mariage, <i>etc.</i>
MILORD	Après un an de mariage, <i>etc.</i>

(Zerline qui a pris un bougeoir et l'oreiller, entre, en les éclairant, dans la chambre à gauche. Milord et sa femme la suivent, la chambre reste dans l'obscurité.)

## Scène troisième

### *Le marquis seul, entrant mystérieusement.*

(Au moment où ils sortent, le marquis paraît au haut de l'escalier à droite.)

LE MARQUIS (seul, entrant mystérieusement)  
Ils sont tous retirés dans leurs appartements, et personne, grace au ciel, ne m'a vu monter cet escalier. Orientons-nous. Au premier, m'a-t-on dit, la seconde chambre au bout du corridor. Voici bien la première chambre, j'y suis. Pour la seconde, est-ce-celle-ci ?

Suite à la page suivante.

LE MARQUIS

(regardant la porte à droite que Zerline a lassée ouverte)

Non, un cabinet noir avec des porte-manteaux, des rideaux.

(regardant de l'autre côté)

Alors voilà sans doute la porte du corridor qui conduit chez l'Anglais. Pas d'autre issue, notre proie ne peut nous échapper. Il s'agit maintenant d'avertir mes compagnons qu'on a logés dans la grange.

(ouvrant la fenêtre du fond)

Ils devraient déjà être dehors, et je ne le vois pas ! La nuit est si sombre... Peut-être rôdent-ils autour de la maison.

(apercevant une mandoline accrochée à l'un des murs)

Allons, le signal convenu. Et si on m'entendait ! Qu'importe ? Je ne peux pas dormir, je chante. On chante jour et nuit en Italie. D'ailleurs ma chanson n'éveillera pas de supçons. C'est celle que fredonnent toutes les jeunes filles qui attendent leurs amoureux: et elle est joliment connue dans le pays.

[N. 9 - Barcarole]

Premier couplet

Agnès la jouvencelle,  
aussi jeune que belle,  
un soir à sa tourelle  
ainsi chantait tout bas:  
la nuit cachera tes pas,  
on ne te verra pas;  
la nuit cachera tes pas;  
et je suis seule, hélas !  
C'est ma voix qui t'appelle,  
ami, n'entends-tu pas ?

Deuxième couplet

L'instant est si prospère !  
Nulle étoile n'éclaire  
ta marche solitaire,  
pourquoi ne viens-tu pas ?  
Le jour, ma grand'mère, hélas !  
est toujours sur nos pas.  
Mais ma grand'mère, là-bas,  
dort après son repas.  
L'instant est si prospère !  
ami, n'entends-tu pas ?

(A la fin du couplet Beppo et Giacomo paraissent à la croisée du fond.)

## Scène quatrième

### *Le marquis, Beppo, Giacomo.*

- LE MARQUIS Entrez sans bruit !
- GIACOMO Il ne nous a pas été difficile de sortir de la grange où l'on nous avait mis.
- BEppo Et nous voici exacts au rendez-vous.
- LE MARQUIS Silence ! milord et milady viennent d'entrer dans leur chambre.
- GIACOMO Et les cent mille écus de diamans qu'ils nous ont pris ?
- BEppo Les cinq cents billet de banque qu'ils nous ont dérobés ?
- LE MARQUIS (montrant leur appartement)  
Sont là, avec eux.  
(voyant qu'ils font un mouvement pour y courir)  
Où allez-vous ?
- GIACOMO Reprendre notre bien.
- LE MARQUIS Un instant ! ils ne sont pas encore endormis, il y a dans leur chambre quelqu'un qui ne va pas tarder à en sortir, cette petite servante...
- GIACOMO Zerline ?
- BEppo Nous avons aussi un compte avec elle, car enfin il y a dix mille francs à nous qu'elle a détournés de la masse.
- LE MARQUIS Ils nous reviendront; mais ce n'est pas à elle que j'en veux le plus, c'est à Lorenzo, son amoureux, qui nous a privés d'une vingtaine de braves, et par san-Diavolo, mon patron, je me vengerai de lui, ou je ne suis pas Italien !
- ZERLINE (en dehors de la porte à gauche)  
Bonsoir ! milord; il ne vous faut plus rien ?
- LE MARQUIS On vient...  
(leur montrant la porte à droite)  
Dans ce cabinet... derrière ces rideaux...
- BEppo Ces rideaux !  
(hésitant)
- LE MARQUIS Hé oui ! jusqu'à ce que la petite soit partie !  
(Ils entrent tous trois dans le cabinet à droite dont ils referment la porte.)

## Scène cinquième

*Les précédents, cachés, Zerline, tenant un bougeoir.*

*Le théâtre redevient éclairé.*

ZERLINE Bonne nuit, milord; bonne nuit, milady. Oh ! vous dormirez bien: la maison est très-sûre et très-tranquille.

(posant son bougeoir sur la table, près du lit)

Grâce au ciel, voilà chez nous tout le monde endormi; et je ne suis pas fâchée d'en faire autant, je suis fatiguée de ma journée. Dépêchons-nous de dormir, car il est déjà bien tard, et demain au point du jour il faut être sur pied.

(elle s'approche du lit, dont elle ôte la courte-point)

Mon lit ne vaut pas celui de milord, non certainement.

(elle ouvre la porte du cabinet, et place sur la chaise qui est à l'entrée la couverture qu'elle vient de ployer; elle laisse la porte ouverte; cette porte doit s'ouvrir en dehors, c'est-à-dire du côté du spectateur; continuant à parler, elle se rapproche de son lit, et tourne le dos au cabinet)

Mais c'est égal, j'ai idée que j'y dormirai mieux; je suis si heureuse !...

GIACOMO (paraissant à l'entrée du cabinet dont on vient d'ouvrir la porte)

Il paraît que c'est sa chambre.

BEPPO (de même)

Qu'allons-nous faire ?

LE MARQUIS Attendre qu'elle soit couchée et endormie.

BEPPO Alors, qu'elle se dépêche.

ZERLINE Demain matin Lorenzo reviendra, il demandera ma main à mon père qui ne pourra la lui refuser; car il est riche, il a dix mille francs !

(les tirant de son corset)

Les voilà ! Ils sont à lui ! qu'est-ce que je dis ? ils sont à nous ! Le compte y est-il ? oui, vraiment ! J'ai toujours peur qu'il n'en manque. Qu'ils sont jolis ! que je les aime !

(elle les porte à sa bouche)

Aussi ils ne me quitteront pas.

(allant les mettre sous son oreiller)

Ils passeront la nuit à côté de moi, sous mon chevet.

BEPPO (à part dans le cabinet)

Ces coquins de billet !

LE MARQUIS Te tairas-tu ?

BEPPO (avec mauvaise humeur)

On ne peut plus parler maintenant.

ZERLINE (va chercher la table qui est à côté du lit et sur laquelle est un miroir en pupitre)  
 Et Francesco, que mon père doit m'amener comme son gendre !  
 Je lui parlerai franchement; je lui dirai que je ne l'aime pas, cela  
 le consolera; et demain, à cette heure-ci, peut-être que je serai la  
 femme de Lorenzo.

(s'arrêtant)

Sa femme ! il est vrai qu'il y a si long-temps que j'y rêve ! tous  
 les soirs en me couchant; mais maintenant il n'y a plus à dire:

(Sur la ritournelle de l'air suivant, elle s'assied pres de la table et commence sa toilette de nuit; elle détache son  
 collier, ses boucles d'oreilles et les rubans de sa coiffure.)

[N. 10 - Air et scène]

Oui, c'est demain, c'est demain  
 qu'enfin l'on nous marie !  
 C'est demain, c'est demain  
 qu'il recevra ma main.  
 Que mon âme est ravie !  
 c'est demain ! c'est demain,  
 c'est demain !

(détachant son fichu)

Nous ferons bien meilleur ménage  
 que cette Anglaise et son époux;  
 car Lorenzo n'est pas volage,  
 et ne sera jamais jaloux.  
 Aye, aye ! je n'y prends pas garde,  
 et je me pique !

(elle presse son doigt)

BEPPO (regardant par la porte vitrée)  
 Elle est jolie ainsi.

(s ur un geste menaçant que lui fait le marquis)

Je ne parle pas, je regarde.

LE MARQUIS (le repoussant et prenant sa place)

Va-t'en ! c'est moi qui dois tout observer ici.

ZERLINE

(continuant l'air tout en faisant sa toilette)

Je suis sûre de mon mari:  
 en sa femme il a confiance;  
 aussi pour moi quelle espérance !  
 C'est demain, c'est demain  
 qu'enfin l'on nous marie;  
 c'est demain, c'est demain  
 qu'il recevra ma main !  
 Que mon âme est ravie !  
 C'est demain ! c'est demain,  
 c'est demain !

Suite à la page suivante.



ZERLINE (elle a ôté son jabot, ses manches et son corset; elle reste le col et les bras nus, et avec une petite robe de dessus)

Pour moi je n'ai pas l'élégance  
ni les attraits de milady.

(se regardant)

Pourtant Lorenzo quand j'y pense  
n'est pas à plaindre, dieu merci !

(se retournant pour voir sa taille)

Oui, voilà pour une servante  
une taille qui n'est pas mal, oui;  
vraiment, vraiment, ça n'est pas mal:  
je crois qu'on en volt de plus mal !

(avec satisfaction)

Oui, oui, je suis assez contente.

(Le marquis et les deux autres dans le cabinet, ne pouvant contenir un éclat de rire.)

LE MARQUIS, BEPPO, Ah ! ah ! c'est original !

GIACOMO

ZERLINE (effrayée s'arrêtant)

Je crois qu'on vient de rire.

(elle remonte le théâtre, écoute du côté du cabinet et n'entend plus rien)

Est-ce en la chambre de milord ?

(allant écouter)

Non, il ne rit jamais, je n'entends rien ! il dort.

—

(reprenant avec gaieté)

C'est demain, c'est demain,  
ce jour que je désire;  
c'est demain, c'est demain  
qu'il recevra ma main.

Ah ! quel bonheur de dire:

c'est demain, c'est demain !

(elle reporte la table près du lit, et s'y asseyant, elle défait ses sonniers)

Allons, allons, il faut dormir.

LE MARQUIS, BEPPO, C'est heureux !

GIACOMO

ZERLINE Lorenzo, que ton doux souvenir

pour un seul instant m'abandonne !

Lasse-moi prier ma patronne.

(se mettant à genoux près du lit)

Bonsoir, bonsoir, mon ami,  
mon mari.

Ô vierge sainte, en qui j'ai foi !

Priez pour lui ! priez pour m...

(Le sommeil le saisit, ses yeux se ferment, et sa tête tombe sur son oreiller.)

LE MARQUIS, BEPPO, (sortant du cabinet)  
GIACOMO Que le prudence  
guide nos pas !  
Que la vengeance  
arme nos bras !

LE MARQUIS (s'approchant de la lumière qui est sur la table et qu'il éteint)  
Elle dort.

BEPPO Non sans peine.  
Je croyais, capitaine,  
(montrant le cabinet)  
que nous y resterions toujours.

GIACOMO Qu'une jeune fillette  
est longue en sa toilette,  
ainsi qu'en ses pensers d'amour !

BEPPO Entrons chez milord !

LE MARQUIS Du mystère.

GIACOMO (montrant son poignard)  
Je sais comment le faire faire.

LE MARQUIS, BEPPO, GIACOMO Oui, la prudence  
veut son trépas !  
Que la vengeance  
arme nos bras !

GIACOMO (prêt à entrer dans la chambre de milord)  
Marchons !

BEPPO (l'arrêtant et lui montrant Zerline)  
Et cette jeune fille,  
que le bruit pourrait éveiller,  
à son secours peut appeler.

LE MARQUIS Beppo par la prudence brille.

GIACOMO Que faire ?

BEPPO Commençons par elle.

GIACOMO (au marquis) Le voux-tu ?

LE MARQUIS C'est dommage !

BEPPO Qu'ai-je entendu ?  
Le capitaine y met de la délicatesse !

LE MARQUIS Moi ! faquin, pour quoi me prends-tu ?  
(lui donnant son poignard)  
Tiens, frappe ! et point de faiblesse.

LE MARQUIS, BEPPO,  
GIACOMO

Oui, la prudence,  
veut son trépas !  
Que la vengeance  
arme nos bras !

(Beppo passe derrière le lit en faisant face aux spectateurs. Il lève le poignard pour frapper Zerline.)

ZERLINE

(dormant et répétant les derniers mots de sa prière)  
Ô vierge sainte, en qui j'ai foi !  
Veillez sur lui ! veillez sur moi !  
(Beppo, troublé, hésite.)

GIACOMO N'importe ! frappe !

LE MARQUIS

(détournant la tête)  
Allons, n'hésite pas.

(Beppo lève le bras de nouveau, et va frapper, lorsqu'on entend heuter violemment en dehors. Tous trois, étonnés, s'arrêtent)

LE MARQUIS C'est en dehors, c'est à la grande porte !  
que veut dire ce bruit ?

(On frappe plus forte.)

ZERLINE

(étendant les bras)  
Quoi ! déjà m'éveiller ! Qui frappe de la sorte  
au milieu de la nuit ?

CHŒUR DE CARABINIERS  
(en dehors)

Qu'on se réveille en cette auberge !  
voici de braves cavaliers.  
Ouvrez vite ! qu'on les héberge.  
Car ce sont des carabiniers;  
oui, ce sont des carabiniers.

BEPPO Des carabiniers ! Capitaine !  
(tremblant)

LE MARQUIS As-tu donc peur ?  
(froidanent)

BEPPO Qui les ramène ?

LORENZO Zerline, Zerline, écoute-moi,  
(en dehors) c'est ton amant qui revient près de toi.

ZERLINE C'est Lorenzo !  
(avec joie)

GIACOMO Grands dieux !

LE MARQUIS Ah ! j'en aurai vengeance !  
(avec colère) mais d'ici là de la prudence !

LE MARQUIS, BEPPO,  
GIACOMO

(se retirant vers le cabinet)  
Que la prudence  
guide nos pas !  
Faisons silence;  
ne nous montrons pas.

LORENZO, CAVALIERS  
(en dehors)

Qu'on se réveille en cette auberge !  
voici de braves cavaliers.  
Ouvrez vite ! qu'on les héberge.  
Ce sont des carabiniers.

(Ils frappent de nouveau à la porte.)

## Scène sixième

*Zerline, qui pendant le chœur précédent s'est habillé à la hâte, a remis ses souliers, etc.*

ZERLINE Mais un instant ! un instant ! par notre-dame ! donnez-vous patience.

(allant à la fenêtre du fond qu'elle ouvre)

Est-ce bien vous, Lorenzo ?

LORENZO Sans doute.  
(en dehors)

ZERLINE Vous êtes bien sûr ?

LORENZO Moi et mes camarades que depuis une heure vous faites attendre.

ZERLINE Il faut bien le temps de s'habiller ! quand on est réveillée en sursaut.

(jetant une clef par la fenêtre)

Mais tenez, vous entrerez par la cuisine, et voici la clé; la lampe y est allumé, d'ailleurs voici le jour qui commence à poindre.

(elle referme la croisée, et revient près du lit achever sa toilette)

Dépêchons-nous à grand renfort d'épingle, encore faut-il être présentable, surtout devant des militaires; c'est terrible !

(Le bruit redouble en bas à gauche; en dehors, on entend milord.)

MILORD Calmez-vous, milady ! je allais voir ce que c'était... je avais payé pour le dormir tranquille, et on volait à moi mon argent !

## Scène septième

*Zerline, Lorenzo, entrant par la droite, puis Milord.*

ZERLINE (apercevant Lorenzo et s'enveloppant vivement dans le rideau du lit)

Ah ! mon dieu ! c'est déjà vous ! on n'entre pas ainsi à l'improviste chez le gens ! c'est très-mal !

LORENZO Ma Zerline, pardonne-moi; tu es si jolie dans ce négligé !

MILORD (entrant et apercevant Lorenzo)

C'est vous la, brigadier ? D'où venait ce bruit, et qui ramenait vous ainsi ?

LORENZO De bonnes nouvelles ! je crois que maître Diavolo ne peut nous échapper.

ZERLINE, MILORD Vraiment ?

LORENZO Nous avons de mauvais renseignements et nous le poursuivions dans une fausse direction, lorsqu'à trois lieues d'ici nous avons rencontré un brave meunier qui nous a dit: Seigneurs cavaliers, je sais où est le bandit que vous cherchez, il n'est pas à la montagne; je connais sa figure, car j'ai été deux jours son prisonnier, et ce soir je l'ai vu passer dans une voiture découverte et suivant la route de Terac ine.

ZERLINE Il serait possible !

LORENZO Il nous a offert alors de nous conduire, de ne pas nous quitter; ce que j'ai accepté, et de grand cœur; quand il ne servirait qu'à le désigner, c'est déjà beaucoup, et nous allons nous remettre à sa poursuite; mais auparavant, j'ai voulu faire prendre à mes soldats quelques heures de repos, car ils ont marché toute la nuit, et meurent de faim.

MILORD Mourir de faim ! c'était un vilain mort !

ZERLINE Jésus, Maria ! Et vous, monsieur ?

LORENZO Et moi aussi ! pour être brigadier cela n'empêche pas.

ZERLINE Il y a d'autres auberges, où vous auriez depuis long-temps trouvé à souper ?

LORENZO Il n'y avait que celle-ci où j'aurais trouvé Zerline.

ZERLINE Ah ! ah ! c'est pour cela ?

LORENZO Justement, aussi je disais toujours: cavaliers ! en avant ! marche ! Voilà les occasions où il est agréable d'être commandant.

ZERLINE Ce pauvre garçon ! je vais vous chercher à manger.

LORENZO Non, commencez par mes camarades; eux qui ne sont pas amoureux, sont plus pressés. Va vite, ma Zerline.

ZERLINE Ma Zerline ! Il se croit déjà mon mari.

LORENZO (la serrant dans ses bras)  
Pas aujourd'hui, mais demain !

ZERLINE Finissez, monsieur ! finissez. Je ne sais pas ce que vous voulez dire. Et tenez ! tenez ! voilà vos camarades qui s'impatientent

(On entend les cavaliers qui sonnent et frappent sur les meubles.)

CAVALIERS Holà, la fille ! holà, quelqu'un !

ZERLINE (se dégageant des bras de Lorenzo)

Ils ne sont pas comme vous, ils sont bien sages. -Voilà, voilà.- Je vais leur donner tout ce qu'il y aura, et puis je garderai ce qu'il y a de meilleur pour vous l'apporter... Eh ! mon dieu ! quel tapage !

(Elle sort en courant. - Il est grand jour.)

## Scène huitième

### *Lorenzo, Milord.*

- MILORD Et moi, messié le brigadier, je allais retrouver milady qui était capable pour mourir de frayeur. J'ai dit, rassurez-vous, je vais aller voir.  
(contrefaisant la voix d'une femme)  
Milord, mon cher milord, ne laissez pas moi toute seule ! Et elle serrait moi tendrement beaucoup. C'était pas arrivé depuis bien long-temps.
- LORENZO Vous voyez qu'à quelque chose la frayeur est bonne.  
(sourisant)
- MILORD Yes, c'était bonne pour des femmes.  
(continuant à parler pendant que Lorenzo remonte le théâtre, regarde par la porte à droite si Zerline revient, et redescend à gauche du spectateur. Il s'assied près de la table)  
Mais pour nous autres, messié le brigadier, pour nous autres qui étaient des hommes...  
(on entend dans le cabinet à droite le bruit d'une chaise qu'on reverse. Milord est effrayé)  
Hein ! avez-vous entendu ?
- LE MARQUIS (bas à Beppo dans le cabinet)  
Maladroit !
- LORENZO C'est le bruit d'un meuble qu'on a renversé.  
(froidelement)
- MILORD Nous n'étions pas seuls ici ?
- LORENZO C'est sans doute milady ou sa femme de chambre.
- MILORD No, elle n'est pas de cette côté, il n'y avait personne.
- LORENZO (toujours assis)  
Vous croyez ?
- MILORD (inquiet et regardant)  
Je en étais persuadé !
- BEPPO Nous sommes perdus !
- [N. 11 - Finale]
- MILORD N'était-il pas prudent de reconnaître ce qui se passe là-bas ?
- LORENZO (se levant)  
On peut voir.
- MILORD (l'engageant à passer)  
Yes, voyez.
- BEPPO (dans le cabinet)  
C'est fait de nous.

LE MARQUIS

(de même)

Peut-être.

Laissez-moi faire et ne vous montrez pas !

(Au moment où Lorenzo traverse le théâtre pour entrer dans le cabinet, le marquis en ouvre la porte qu'il referme.)

## Scène neuvième

*Lorenzo, Milord, Le marquis.*

LORENZO, MILORD Ah ! grand dieu !

LE MARQUIS

(le doigt sur la bouche)

Du silence !

MILORD C'est messié le marquis.

LORENZO Ce seigneur qu'hier soir j'ai vu dans ce logis ?

LE MARQUIS Lui-même !

LORENZO

(vivement et à haute voix)

Qui l'amène à cette heure ?

LE MARQUIS

(à demi-voix)

Silence !

J'ai d'importans motifs pour cacher ma présence.

LORENZO, MILORD Quels sont-ils ?

LE MARQUIS

(feignant l'embarras)

Je ne puis les dire en ce moment.

Si c'était, par exemple, un rendez-vous galant ?

LORENZO, MILORD Ô ciel !

LE MARQUIS

(passant entre eux deux)

En votre honneur je mets ma confiance.

LORENZO, MILORD Achevez !

LE MARQUIS

Eh bien ! oui, je l'avoue entre nous,  
soyez discret, c'était un rendez-vous.

Ensemble

MILORD

Quel soupçon dans mon âme  
se glisse malgré moi !  
Si c'était pour ma femme !  
ah ! j'en tremble d'effroi !

LORENZO

Quel soupçon dans mon âme  
se glisse malgré moi !

LE MARQUIS

Je ris au fond de l'ame  
du trouble où je les voi;  
le courroux qui l'enflamme  
est un plaisir pour moi.

- BEPPPO, GIACOMO  
(dans le cabinet) L'espoir rentre en mon âme;  
j'en sortirai, je crois !  
Le courroux qui l'enflamme  
a banni mon effroi.
- MILORD Peut-on savoir au moins... la nuit... à la sourdine,  
(au marquis) pour qui donc vous veniez ici ?
- LORENZO (à voix basse et d'un air menaçant)  
Était-ce pour Zerline ?
- MILORD (de même de l'autre côté)  
Est-ce pour Milady ?
- LE MARQUIS Qu'importe ! De quel droit m'interroger ainsi ?  
De mes secrets ne suis-je pas le maître ?
- LORENZO, MILORD (chacun à voix basse, et aux deux côtés du marquis)  
Pour laquelle des deux ?
- LE MARQUIS (riant)  
Pour toutes deux, peut-être.
- LORENZO, MILORD Monsieur, sur ce doute outrageant,  
vous vous expliquerez ici même à l'instant.
- LE MARQUIS (à part, avec joie, et les regardant l'un après l'autre)  
De tous mes ennemis, enfin, j'aurai vengeance.  
(prenant milord à part, et à demi voix)  
Pour vous-même, milord, ne faites point de bruit !  
De milady, c'est vrai, les charmes m'ont séduit;  
et ce portrait charmant, gage de sa constance...  
(il tire de sa poche le médaillon qu'il lui montre)
- MILORD (furieux)  
Ah ! goddam ! nous verrons !
- LE MARQUIS (froidelement et à voix basse)  
Quand vous voudrez; suffit !  
(prenant à part Lorenzo, et montrant milord)  
Je voulais à ses yeux dérober ton offense;  
mais tu l'exiges...
- LORENZO Oui !
- LE MARQUIS J'étais là... je venais...  
pour Zerline.
- LORENZO Grand dieu !
- LE MARQUIS Tu comprends, je suppose.
- LORENZO Être trahi par elle, et je le souffrirais !  
Courons !
- LE MARQUIS (le retenant par la main)  
Je n'entends point qu'un tel aveu l'expose !
- LORENZO Vous la défendez ?
- LE MARQUIS Oui, pour elle, point d'éclat !



LORENZO (s'arrêtant et regardant le marquis avec une fureur concentrée)  
 Quand un grand ne craint pas d'outrager un soldat,  
 s'il a du cœur...

LE MARQUIS (à demi voix)  
 J'entends ! tantôt, seul, à sept heures,  
 aux rochers noir.

LORENZO (de même)  
 C'est dit !

LE MARQUIS (à part, avec joie)  
 Il n'en reviendra pas.  
 Mes compagnons, dans ces sombres demeures,  
 de nos braves sur lui vengeront le trépas.

Ensemble

LORENZO	Ô fureur, ô vengeance ! elle a pu me trahir ! Après son inconstance je n'ai plus qu'à mourir !
LE MARQUIS	Ô bonheur ! ô vengeance ! tout va me réussir. Je punis qui m'offense: ah ! pour moi quel plaisir !
MILORD	Ô fureur, ô vengeance ! elle a pu me trahir ! Gardons bien le silence; mais sachons la punir !
BEPPPO, GIACOMO	Ô bonheur, ô vengeance ! il s'en tire à ravir ! Attendons en silence le moment de sortir.

## Scène dixième

*Les précédens, Paméla, sortant de la chambre à gauche, Zerline,  
 entrant par la porte à droite.*

PAMÉLA Dans cette auberge, quel tapage !  
 (à son mari)  
 Vous veniez pas me rassurer.

ZERLINE Venez, j'ai fait tout préparer.  
 (allant à Lorenzo)

ZERLINE, PAMÉLA Pourquoi donc ce sombre visage ?  
 (l'une à Lorenzo,  
 l'autre à milord)

MILORD, LORENZO La perfide !  
 (à part)

PAMÉLA  
(tendrement) Mon cher époux !

MILORD Laissez-moi ! je voulais me séparer de vous.

PAMÉLA Pourquoi donc ?

MILORD Je voulais.

ZERLINE  
(de l'autre côté, à Lorenzo) Lorenzo, qu'avez-vous ?

LORENZO Laissez-moi ! laissez-moi !  
(froidment et sans la regarder)

ZERLINE, PAMÉLA Quel est donc ce mystère ?

LORENZO Pour vous, pour votre honneur, je consens à me taire.

ZERLINE Que dit-il ?

LORENZO Mais partez !

ZERLINE Lorenzo !

LORENZO Laissez-moi !

ZERLINE Ecoutez.

LORENZO Je ne puis ! je vous rends votre foi.  
(bas, au marquis)

Ce matin aux rochers.

LE MARQUIS  
(de même)  
C'est dit: comptez-sur moi.

Ensemble

LORENZO  
(de même) Comptez sur moi !

ZERLINE C'est fait de moi !

MILORD  
(à sa femme) Oui, laissez-moi !

PAMÉLA Mais qu'avait-il donc contre moi ?

ZERLINE Voilà donc sa constance !  
Il ose me trahir.  
Pour moi plus d'espérance !  
je n'ai plus qu'à mourir.

LORENZO Ô fureur ! ô vengeance !  
Elle a pu me trahir.  
Après son inconstance,  
je n'ai plus qu'à mourir.

LE MARQUIS  
(qui tient le milieu du théâtre, et qui les regarde tous avec joie)  
Ô bonheur ! ô vengeance !  
Tout va me réussir;  
je punis qui m'offense:  
ah ! pour moi quel plaisir !

PAMÉLA                    Le dépit, la vengeance  
                                  à moi se font sentir;  
                                  milord de son offense  
                                  pourra se repentir !

MILORD                    Ô fureur ! ô vengeance !  
                                  Elle a pu me trahir !  
                                  Gardons bien le silence;  
                                  mais sachons la punir.

BEPPPO, GIACOMO  
(dans le cabinet)        Ô bonheur ! ô vengeance !  
                                  il s'en tire à ravir;  
                                  attendons en silence  
                                  le moment de sortir.

(Milord veut rentrer dans sa chambre; Paméla s'attache à ses pas et l'arrête. Lorenzo, qui veut s'élancer sur l'escalier à droite, est retenu par Zerline qui le conjure encore de l'écouter. Beppo et Giacomo entr'ouvrent la porte du cabinet pour sortir. Le marquis étend la main vers eux et leur fait signe d'attendre encore, la toile tombe.)

---

# ACTE TROISIÈME

---

## Scène première

*Le théâtre représente un riant paysage d'Italie; à gauche des spectateurs, une porte extérieure de l'auberge, et devant, un bouquet d'arbres; à droite, une table et un banc de pierre, et derrière, un bosquet; au fond, une montagne et plusieurs sentiers pour y arriver. Au sommet de la montagne, un ermitage avec un clocher.*

*Diavolo, seul, descendant de la montagne*

[N. 12 - Récitatif et Air]

J'ai revu nos amis ! tout s'apprête en silence  
pour seconder ma vengeance,  
et pour combler tous mes vœux;  
est-il un destin plus heureux ?

Je vois marcher sous ma bannière  
des braves qui me sont soumis;  
j'ai pour sujets et tributaires  
les voyageurs de tous pays.  
Aucun d'eux ne m'échappe,  
je leur commande en roi,  
et les soldats du pape  
tremblent tous devant moi.

On m'amène un banquier: ~ De l'or ! ~ De l'or ! ~ De l'or !  
Là c'est un grand seigneur: ~ De l'or ! ~ De l'or ! ~ De l'or !  
la c'est un fournisseur: ~ Que justice soit faite !  
De l'or ! de l'or ! bien plus encore.

Là c'est un pauvre pèlerin:  
~ Je suis sans or, je suis sans pain !  
~ En voici, camarade; et poursuis ton chemin.  
Là, c'est une jeune fillette !  
Comme elle tremble, la pauvrete !  
« Par charité, laissez-moi, je vous prie !  
Ah ! ah ! ah ! ah !  
Par charité, ne m'ôtez pas la vie.  
Ah ! ah ! ah ! ah !  
Grâce, monseigneur le brigand !  
Je ne suis qu'une pauvre enfant. »

Suite à la page suivante.

LE MARQUIS

Nous ne demandons rien aux belles:  
 l'usage est de les épargner;  
 mais toujours nous recevons d'elles  
 ce que leur cœur vout nous donner.  
 Ah ! quel plaisir et quel enchantement !  
 le bel état que celui de brigand !  
 Mais, mais dans cet état charmant...  
 Il faut nous hâter, le temps presse,  
 il faut se hâter de jouir !  
 Le sort qui nous caresse  
 demain pourra nous trahir.  
 Quand des périls de toutes espèce  
 semblent toujours nous menacer,  
 et plaisirs et richesses,  
 il faut gaîment tout dépenser.  
 Ah ! le bel état !  
 Aussi puissant qu'un potentat,  
 partout j'ai des droits,  
 et moi-même je le perçois.  
 Je prends, j'enlève, je ravis  
 et le femmes et les maris.  
 J'ai fait battre souvent leur cœur,  
 l'un d'amour, l'autre de frayeur.  
 L'un en tremblant dit: Monseigneur !  
 et l'autre dit: Cher voleur ! cher voleur !

Oui, tout mon plan est arrêté, et j'espère que cette fois messire  
 Lorenzo ne pourra plus le déranger. Six heures viennent de  
 sonner à l'horloge de l'auberge ! dans une heure j'en serai  
 débarassé. Il est jaloux; il est brave; il ira au rendez-vous.

(souriant)

J'ai donné ma procuration à mes compagnons qui l'attendent, et  
 qui se font toujours une fête de mettre du plomb dans la tête d'un  
 brigadier romain. Moi, pendant ce temps, et sitôt que le  
 détachement sera parti... Oui, si j'ai bonne mémoire, le père de  
 Zerline, Mathéo, revient ce matin avec son genre pour la noce; et  
 pendant qu'ils seront tous à la chapelle, les billets de banque à  
 milord, ses bijoux, et jusqu'à milady... je lui dois cela, je  
 l'inviterai à venir passer quelque temps avec nous à la montagne.  
 En sera-t-elle fâchée ? Elle le dira.

(avec fatuité)

Mais je ne le crois pas, il est si agréable de pouvoir raconter son  
 aventure dans toutes les sociétés de Londres.

(contrefaisant une voix de femme)

« Ah ! ma chère, quelle horreur ! j'ai été enlevée par les brigands  
 les plus amiables et les plus respectueux. - Vraiment ? - Je vous  
 le jure. » Elle voudront toutes, d'après cela, faire le voyage  
 d'Italie.

Suite à la page suivante.

LE MARQUIS

(regardant autour de lui)

L'essentiel est de guetter le départ de Lorenzo, et celui du détachement. Je ne vois pas paraître Beppo et Giacomo qui j'ai laissés ici en éclaireurs; et je n'ose les aller chercher dans l'auberge; car les carabiniers sont sur pied, et si je rencontrais ce paysan qu'ils ont amené et qui me connaît... Un ingrat ! qu'on s'est contenté de voler. Voilà une leçon pour l'avenir.

(écoutant)

On vient !

(tirant des tablettes)

Ayons recours au messenger convenu.

(montrant un des arbres du bosquet à droite)

Le creux de cet arbre... à Beppo et à Giacomo, deux mots qu'eux seuls pourront comprendre.

(il déchire la feuille de ses tablettes, la ploie, la jette dans l'arbre et s'éloige par la droite)

## Scène deuxième

*Mathéo, Francesco, Paysans et Paysannes, paraissant au haut de la montagne. Ils ont tous des feuillages à leur coiffure.*

[N. 13 - Scène et Chœur]

LE CHŒUR

C'est aujourd'hui pâques fleuries !  
De nos vallons, de nos prairies,  
accourez tous; voici  
ce jour si joli !  
Garçons, fillettes,  
vite, qu'on mette  
de verts rameaux  
à vos chapeaux.  
C'est grande fête !  
Voici, voici  
ce jour si joli !

## Scène troisième

*Les précédens, descendant de la montagne, Beppo et Giacomo, sortant de la gauche, près de l'auberge.*

GIACOMO Paresseux, viendras-tu ?

BEPPO

C'est bien le moins qu'on prenne  
une heure de sommeil.

GIACOMO Et si le capitaine  
nous attendait ?  
(s'arrêtant sous le bosquet à gauche)  
Eh ! mais voici tout le hameau.

BEPPO Eh ! oui, c'est jour de fête, et cependant, regarde,  
tu n'as pas seulement un buis à ton chapeau !  
Veux-tu donc nous porter malheur ?

GIACOMO (cueillant une branche d'arbre)  
Le ciel m'en garde !  
Dès long-temps pour son zèle on connaît Giacomo.

LE CHŒUR

C'est aujourd'hui pâques fleuries !  
De nos vallons, de nos prairies,  
accourez tous; voici  
ce jour si joli !  
Garçons, fillettes,  
vite, qu'on mette  
de verts rameaux  
à vos chapeaux.  
C'est grande fête !  
Voici, voici  
ce jour si joli !

MATHÉO Est-il un plus beau jour pour entrer en ménage ?  
(à Francesco qui est près de lui, le bouquet au côté)  
Mon gendre, avant d'offrir vos vœux et votre hommage  
(montrant des jeunes filles et des garçons qui s'arrêtent au haut de la montagne, et qui  
s'agenouillent à la porte de l'hermitage)  
à Notre-Dame des Rameaux,  
faisons comme eux la prière d'usage.

LE CHŒUR (se mettant à genoux)  
Ô sainte vierge des rameaux,  
exauce aujourd'hui nos prières !  
Veille toujours sur nos chaumières !  
Protège toujours nos travaux !

MATHÉO (montrant sa maison, où est sa fille)  
Conserve à ma tendresse  
l'enfant que je chéris !

CHŒUR DE GARÇONS Donne-nous la richesse !

CHŒUR DE FILLES Donne nous des maris.

CHŒUR DE GARÇONS  
ET FILLES O sainte vierge des rameaux,  
exauce aujourd'hui nos prières !  
Veille toujours sur nos chaumières !  
Protège toujours nos travaux !

(Mathéo leur montre la porte de l'auberge, et engage tous les gens de la noce à entrer chez lui)

LE CHŒUR C'est grande fête  
aujourd'hui.  
Garçons, fillettes,  
voici, voici  
ce jour si joli !  
(Ils sortent tous par la porte à gauche.)

## Scène quatrième

### *Beppo, Giacomo.*

GIACOMO Ils s'éloignent.  
(regardant par les sentiers du fond qui sont à droite et à gauche)  
Vois-tu le capitaine ?

BEPPO (s'asseyant sur le banc à droite)  
Non, il est peut-être déjà parti.

GIACOMO Et que fais-tu là ? à quoi t'occupes-tu ?

BEPPO Je m'occupe... à rien faire; c'est si doux de ce beau soleil-là !

GIACOMO Dans le cas où le capitaine ne pourrait nous rejoindre, il a dit que nous trouverions ses instructions dans le creux de l'arbre, près de la treille.

BEPPO (se retournant et mettant son bras dans l'arbre)  
C'est ici; il y a quelque chose, un papier, et de son écriture.

GIACOMO Lisons

BEPPO Lis toi-même.

GIACOMO « Dès que l'amoureux de la petite sera parti pour le rendez-vous  
(lisant) où nos braves l'attendent, les carabiniers pour leur expédition contre nous, et les gens de l'auberge pour la noce, vous m'en avertirez en sonnant la cloche de l'ermitage. Je viendrai alors avec quelques braves, et me charge de milord et de milady. Attendez-moi. »

BEPPO C'est clair.

GIACOMO Clair ou non, des qu'il le dit, il faut le faire; il s'agit de guetter le départ des carabiniers.

BEPPO Ce ne sera pas long, nous venons de les voir sur pied et prêts à se mettre en route.

GIACOMO Tant mieux.

BEPPO Il n'y a qu'une chose qui m'embarrasse. Attaquer ce milord un dimanche ! un jour de fête !

GIACOMO Si c'était un chrétien, mais un Anglais ! cela doit nous porter bonheur pour le reste de l'année.

BEPPO Tu as raison; que le ciel nous soit en aide !



GIACOMO Mais tiens, voici l'amoureux, le brigadier Lorenzo, qui vient de ce côté; il est triste, il soupire.

BEPPLO Il fait bien de se dépêcher; car s'il va au rendez-vous que lui prépare le capitaine, il n'aura pas long-temps à soupirer.

GIACOMO Viens, laissons-le, et ne le perdons pas de vue...  
(Ils s'éloignent par le sentier à droite qui est derrière la treille.)

## Scène cinquième

*Lorenzo, sortant de l'auberge, à gauche.*

[N. 14 - Romance]

Premier couplet

Pour toujours, disait-elle,  
je suis à toi;  
le sort peut bien t'être infidèle,  
mais non pas moi.  
Et déjà la perfide adore  
un autre amant !  
Ah ! je ne puis le croire encore:  
je l'aimais tant !

Deuxième couplet

Allons, que l'honneur seul me guide !  
Je voux la fuir !  
Je voux oublier la perfide,  
et puis mourir !  
Oui, je la hais, oui, je l'abhorre;  
et cependant  
je ne puis l'oublier encore:  
je l'aimais tant !

Et j'ai su me contraindre, j'ai eu le courage de l'épargner ! quand je puis, à haute voix, devant son père, devant toute le monde, lui reprochera trahison ! Qu'ai-je dit ? moi ? déshonorer celle que j'ai aimée, la perdre à jamais ! non, qu'elle se marie, qu'elle soit heureuse si elle peut l'être; elle n'entendra de moi ni plaintes, ni reproches. Voici bientôt l'heure du rendez-vous; j'irai, j'irai me faire tuer pour elle, ce sera ma seule vengeance.

## Scène sixième

*Lorenzo, Mathéo, Zerline, sortent de l'auberge à gauche.*

MATHÉO Mettez là une table et du vin ! les gens de la noce et le carabiniers ne seront pas fâchés de boire un coup avant de partir. Des carabiniers, c'est toujours altéré !

(Mathéo va et vient pendant toute la scène suivante. Durant ce temps, Zerline s'est approchée de Lorenzo qui est dans le coin à droite.)

ZERLINE Lorenzo, c'est moi qui vous cherche. Voici mon père de retour.  
(timidement)

LORENZO C'est bien.

ZERLINE Francesco est avec lui !

LORENZO Francesco !  
(un peu ému)

ZERLINE Il me l'a présenté comme son gendre. Tout est prêt pour notre mariage.

LORENZO Tant mieux !  
(à part)

ZERLINE Dans une heure, je vais être à un autre, si vous ne parlez pas, si vous ne daignez pas m'expliquer votre étrange conduite.

MATHÉO Qu'est-ce que tu fais donc, au lieu de venir m'aider ?  
(à la table à gauche)

ZERLINE Me voici, mon père.  
(allant à lui tout en regardant Lorenzo)

## Scène septième

*Les précédents, Beppo et Giacomo entrent par la droite.*

BEPPO (s'asseyant près de la table à droite sous la treille)  
D'ici nous pouvons tout surveiller.

ZERLINE (qui s'est approché de Lorenzo)  
Lorenzo, dites-moi la vérité; qu'avez-vous contre moi ? qu'avez-vous à me reprocher ?

BEPPO, GIACOMO (frappant sur la table)  
Allons, la fille ! ici ! à boire !

MATHÉO Eh bien ! eh bien ! tu n'entends pas qu'on t'appelle ?

ZERLINE Tout à l'heure. Il s'agit bien de cela dans ce moment !  
(avec impatience)

(Elle fait un signe à un garçon qui apporte à boire à Beppo et à Giacomo. Zerline cherche encore à parler à Lorenzo; mais dans ce moment entrent les cavaliers.)

## Scène huitième

### *Les précédens, Soldats du détachement*

[N. 15 - Finale]

LE CHŒUR Allons, allons, mon capitaine,  
voici le jour qui nous ramène  
et les combats et le plaisir.  
Allons, allons, il faut partir !

MATHÉO Quoi ! Déjà vous mettre en campagne !

LE CHŒUR Dès long-temps l'aurore a paru:  
sept heures vont bientôt sonner.

LORENZO (à part)  
Qu'ai je entendu ?  
(aux soldats)  
Nous partons.  
(à un sous-officier qu'il prend à part)  
Écoute: au pied de la montagne  
un quart d'heure tu m'attendras;  
et, si je ne reparais pas,  
à ma place commande et dirige leur zèle.

MATHÉO Quoi ! seul dans ces rochers !

LORENZO C'est l'honneur qui m'appelle !

BEPPO C'est à la mort qu'il va courir.  
(à part)

GIACOMO Enfin, enfin, il va partir !

ZERLINE Je ne puis le laisser partir.  
Il faut...

(Elle va s'avancer vers lui; en ce moment Francesco et toute la noce arrivent et l'entourent.)

## Scène neuvième

### *Les précédens, Habitans et Habitantes du village, avec des bouquets, Milord, Paméla.*

Ensemble

CHŒUR DE VILAGEOIS

Allons, allons, jeunes fillettes,  
le tambourins et les musettes  
annoncent l'instant du plaisir;  
et pour la noce il faut partir.

CHŒUR DE SOLDATS

Allons, allons, mon capitaine,  
voici le jour qui nous ramène  
et les combats et les plaisirs.  
Allons, allons, il faut partir !

MATHÉO (unissant Francesco et Zerline)

Allons, enfans, votre bonheur commence.

(à Zerline, montrant Francesco)

Dans un instant il recevra ta foi.

ZERLINE Tout est fini ! pour moi, plus d'espérance !

(voyant Lorenzo qui va partir, elle s'approche de lui)

Ah ! Lorenzo, de grâce, écoutez-moi !

Qu'ai-je donc fait ?

LORENZO Perfide !

ZERLINE Achevez !

(à haute voix)

LORENZO (à demi-voix, et lui imposant silence)

Imprudente !

Songez à cet amant que cette nuit j'ai vu

non loin de vous caché...

ZERLINE Qu'ai je entendu ?

De surprise et d'horreur, je suis toute tremblante !

(Lorenzo, qui s'est brusquement éloigné d'elle, va retrouver ses soldats qui sont au fond du théâtre, et les range en bataille.)

BEPPPO (sur la droite, près de la table, et buvant)

Partent-ils ?

GIACOMO (de même)

Dans l'instant.

ZERLINE Ô mystère infernal !

BEPPPO (frappant sur la table et appelant)

Holà ! du vin !

(se retournant et apercevant Zerline qu'il montre à Giacomo)

Eh ! mai ! vois donc, c'est la jeune fillette

qui fut hier au soir si longue à sa toilette.

GIACOMO Et qui se trouve si bien faite;

il t'en souvient ?

BEPPPO Oui, c'est original.

(riant)

« Oui, voilà, pour une servante,  
une taille qui n'est pas mal.

(imitant la posture de Zerline devant la glace)

Vraiment, vraiment, ce n'est pas mal. »

ZERLINE Qu'entend-je ?

(étonnée)

BEPPPO, GIACOMO Ah ! ah ! ce n'est pas mal:

ella a raison d'être contente.

ZERLINE (cherchant à rappeler ses idées)

Qu'ont-ils dit ? quel est donc ce mystère infernal ?

Ensemble

MATHÉO, LE CHŒUR	Allons, allons, jeunes fillettes, le tambourins et les musettes annoncent l'instant du plaisir; et pour la noce il faut partir.
SOLDATS	Oui, c'est l'honneur qui nous appelle ! Nous saurons courir avec zèle au danger ainsi qu'au plaisir; allons, allons, il faut partir.
BEPPPO, GIACOMO	Bon, bon, bon, il va partir ! C'est à la mort qu'il va courir. Oui, tout semble nous réussir; c'est bien, c'est bien, ils vont partir.
LORENZO	Oui, de ces lieux il faut partir, et pour jamais je dois la fuir.
ZERLINE	Qui donc ainsi m'a pu trahir ? Par quel moyen le découvrir ? Ô mon dieu ! viens me secourir !

(À la fin de cet ensemble, Lorenzo, qui a rangé ses soldats en bataille, leur crie:)

LORENZO Portez armes ! en avant ! marche !

(Ils défilent devant lui et commencent à gravir la montagne; Mathéo vient prendre la main à Zerline et lui montre la noce qui se dispose aussi à partir. En ce moment, Zerline voit Lorenzo qui s'éloigne; et, hors d'elle-même, elle s'élance au milieu du théâtre. Pendant ce temps, l'orchestre continue, et on entend toujours un roulement lointain de tambours.)

ZERLINE Arrêtez, arrêtez tous, écoutez-moi !

Tous (l'entournant)

Qu'a-t-elle donc ?

ZERLINE (regardant Lorenzo qui est redescendu près d'elle)

J'ignore qui a fait naître les soupçons aux quels je suis en butte, et je cherche en vain à me les expliquer; mais je sais qu'hier soir j'étais seule dans ma chambre,

(avec force et regardant Lorenzo)

oui, seule ! Je pensais à des personnes qui me sont chères, et je me rappelle avoir proféré tout haut des paroles que dieu seul a dû entendre, et cependant on vient de les répéter tout à l'heure près de moi.

LORENZO Et qui donc ?

ZERLINE (montrant Beppo et Giacomo)

Ces deux hommes que je ne connais pas. Ils étaient donc près de moi, cette nuit ! à mon insu !

LORENZO Dans quel but ? dans quelle intention ? Il faut le savoir.

(Le morceau de musique reprend.)

Tous Gran dieux !

LORENZO (à ses soldats, montrant Beppo et Giacomo)

Qu'on s'assure de tous les deux !

Ensemble

LE CHŒUR	Il a raison, le capitaine; saisissez-les. Saisissons-les ! saisissons-les ! On connaîtra qui les amène; oui, l'on connaîtra leurs projects.
LORENZO, ZERLINE	Pour moi quelle lueur soudaine ! Il faut pénétrer leurs secrets; du ciel la bonté souveraine peut me rendre à ce que j'aimais !

LORENZO Seraient-ce ces bandits que poursuivent nos armes ?  
(faisant approcher un paysan)  
Toi qui connais leur chef et dois nous le livrer,  
regarde bien, et parle sans alarmes:  
est-ce l'un d'eux ?

LE PAYSAN (après les avoir regardés quelque temps)  
Non, non.

BEPPPO, GIACOMO Nous pouvons respirer.  
(à part)

LORENZO Ils ne m'en sont pas moins suspects.  
(les regardant)

MATHÉO (montrant à Lorenzo deux poignards et un papier)  
Voici des armes,  
un billet dont sur eux on vient de s'emparer.

LORENZO (le prenant vivement)  
Lisons.

(Même effet que plus haut. L'orchestre continue seul et en sourdine.)

(lisant une partie de la lettre à voix basse et le reste tout haut)

Dès que les carabiniers et les gens de la noce seront partis, vous  
m'en avertirez en sonnant la cloche de l'ermitage; je viendrai  
alors avec quelques braves, et me charge de milord et de milady.

Tous Grands dieux !

MILORD, PAMÉLA (tremblans)  
C'est un complot contre nous deux.  
(à Lorenzo)  
Que veut dire ceci ?

LORENZO Nous la saurons.  
(Il parle bas à un de ses soldats.)

MILORD Je tremble.  
(à Paméla)

Pour toi.

PAMÉLA Pour vous !

MILORD Non, pour tous deux.  
Que l'amour...

PAMÉLA ...ou du moins que la peur nous rassemble.

LORENZO (au soldat à qui il a parlé bas)  
 Ainsi que je l'ai dit, va, dispose-les tous.  
 (à un autre soldat, lui montrant Giacomo)  
 Toi, monte à l'ermitage avec lui; s'il hésite,  
 qu'à l'instant même il tombe sous tes coups.  
 (aux gens de la noce)  
 Vous, mes amis, cachez-vous vite  
 derrière ces buissons épais.  
 (à Beppo)  
 Pour toi, reste seul ici, reste !  
 et si pour nous trahir tu fads le moindre geste...  
 frappant sur sa carabine et lui montrant le buisson à gauche  
 songe que je suis là ! tu m'entends ?

BEPPO Trop bien !  
 (tremblant)

LORENZO Paix !

(Un soldat est monté avec Giacomo à l'ermitage qui est au haut de la montagne, en face le spectateur. Le soldat est dans l'intérieur de la chapelle; on ne voit par une des fenêtres du clocher que le bras de Giacomo qui sonne lentement la cloche. Les carabiniers sont à droite et à gauche dans les ravins qui bordent le théâtre. Dans le bosquet à droite, Francesco, les paysans. Dans le bosquet à gauche du spectateur, et près de la porte de l'auberge, Lorenzo, Zerline, milord, Paméla. Beppo est seul au milieu du théâtre. La cloche commence à sonner.)

LORENZO Dieu puissant, que j'implore,  
 seconde mon dessein.

LE CHŒUR Dieu puissant, que j'implore,  
 seconde son dessein.

BEPPO (seul au milieu du théâtre, et jetant autour de lui des regards effrayés)  
 Dieu puissant, que j'implore,  
 renverse leur dessein.

ZERLINE Vient-il quelqu'un ?

LORENZO Non, pas encore !

BEPPO Puisse-t-il rester en chemin !  
 (à part)

MATHÉO (au fond du théâtre, sur la première élévation)  
 Quelqu'un s'avance.

LORENZO Garde à vous ! du silence !

(Tous les soldats disparaissent à droite et à gauche derrière les arbres et les rochers. Le marquis paraît au fond du théâtre par la droite de la montagne. Il s'arrête, regarde d'en haut, n'aperçoit à l'ermitage que Giacomo qui continue à sonner, et Beppo sur le devant.)

LE MARQUIS Beppo !  
 (appelant)

LORENZO (caché par le bosquet, et couchant Beppo en joue avec sa carabine)  
 Ne bouge pas !

LE MARQUIS (toujours au fond sur la montagne)  
 Sommes-nous seuls ici ?  
 Et peut-on avancer sans crainte ?

LORENZO (derrier le bosquet sur le devant du théâtre, et à voix basse, à Beppo qu'il continue à)

Réponds: oui !

(coucher en joue)

BEPPO Oui !  
(tremblant)

LORENZO Plus haut !  
(de même)

BEPPO (tournant la tête vers le fond)

Oui, oui, capitaine.

LE MARQUIS (fait signe à quatre de ses compagnons de descendre, et les précède)

C'est le plaisir qui me ramène;  
c'est la fortune qui m'attend.

BEPPO Joliment ! joliment !  
(entre ses dents)

LE PAYSAN (qui est dans le bosquet à gauche près de Lorenzo, regardant le marquis, au moment)  
C'est Diavolo ! où il descend de la montagne.

LORENZO Qu'as-tu dit ?

LE PAYSAN Je l'atteste !

MILORD C'est le marquis !

PAMÉLA O méprise funeste !  
ce seigneur...

MILORD Cet amant  
n'était rien qu'un brigand !

(Pendant ce temps, le marquis est descendu de la montagne; il avance lentement au milieu du théâtre, en arrangeant son col et les boucles de ses cheveux.)

LE MARQUIS (s'appuyant sur l'épaule de Beppo)

Tu vois, Beppo, que le ciel nous protège:  
enfin, milord,  
et sa femme et son or  
sont à nous !

LORENZO (sortant du bosquet à gauche)

Pas encore !

(En ce moment, les rochers, les hauteurs qui sont aux deux côtés théâtre, et la montagne du fond, se garnissent de carabiniers qui couchent en joue Beppo et le marquis. Quant à leurs quatre compagnons qui étaient restés au fond théâtre, les paysans, armés de bâtons, de pioches et de faux, les entourent et les saisissent.)

LE MARQUIS Gran dieu ! c'est un piège !

LORENZO Non, c'est le rendez-vous préparé par tes soins.  
J'ai changé seulement l'endroit...

(montrant les soldats)

...et les témoins.

(faisant signe de l'emmener)

Allez !



LE CHŒUR

Victoire ! victoire ! victoire !  
Mes braves compagnons !  
Victoire ! victoire ! victoire !  
Ah ! pour nous quelle gloire !  
Enfin, nous le tenons !

MILORD  
(à Paméla)

D'un mari...

LORENZO  
(à Zerline)

D'un amant pardonne les soupçons !

LORENZO, ZERLINE, MILORD, PAMÉLA, MATHÉO

Grand dieu, je te rends grâce !  
C'est par ton pouvoir protecteur  
que rentrent dans notre cœur  
la paix et le bonheur !  
Dès que l'orage passe  
gaiment chante le matelot,  
et se rassurant bientôt,  
chacun dans ce hameau,  
sans crainte en son foyer paisible,  
dira ce nom terrible:  
Diavolo ! Diavolo !

(En ce moment Diavolo passe sur la montagne du fond, précédé et suivi des carabiniers; tous les paysans se retournent et le montrent du doigt.)

LE CHŒURS  
(achevant l'air)

Diavolo !  
Victoire ! victoire ! victoire !  
(montrant Lorenzo et Zerline)  
Combien ils sont heureux !  
Victoire ! victoire ! victoire !  
Et l'amour et la gloire  
vont combler tous leur vœux !

# R É S U M É

Personnages.....	3	Scène troisième.....	28
Acte premier.....	4	[N. 9 - Barcarole].....	29
[Ouverture].....	4	Scène quatrième.....	30
Scène première.....	4	Scène cinquième.....	31
[N. 1 - Introduction].....	4	[N. 10 - Air et scène].....	32
Scène deuxième.....	6	Scène sixième.....	36
Scène troisième.....	8	Scène septième.....	36
[N. 2 - Couplets].....	10	Scène huitième.....	38
Scène quatrième.....	11	[N. 11 - Finale].....	38
[N. 3 - Quintetto].....	11	Scène neuvième.....	39
Scène cinquième.....	12	Scène dixième.....	41
[N. 4 - Couplets].....	14	Acte troisième.....	44
Scène sixième.....	15	Scène première.....	44
Scène septième.....	16	[N. 12 - Récitatif et Air].....	44
Scène huitième.....	18	Scène deuxième.....	46
[N. 5 - Trio].....	18	[N. 13 - Scène et Chœur].....	46
Scène neuvième.....	19	Scène troisième.....	46
[N. 6 - Finale].....	21	Scène quatrième.....	48
Scène dixième.....	22	Scène cinquième.....	49
Acte seconde.....	26	[N. 14 - Romance].....	49
Scène première.....	26	Scène sixième.....	50
[N. 7 - Récitatif et Air].....	26	Scène septième.....	50
Scène deuxième.....	27	Scène huitième.....	51
[N. 8 - Trio].....	27	[N. 15 - Finale].....	51
		Scène neuvième.....	51

---

## PASSAGES SIGNIFICATIFS

---

Allons, allons, mon capitaine (Le chœur, Mathéo, Lorenzo, Beppo, Giacomo, Zerline) .....	51
J'ai revu nos amis! (Le marquis) .....	44
Le gondolier fidèle (Le marquis, Paméla, Milord) .....	18
Ne craignez rien, milord! (Zerline) .....	26
Oui, c'est demain, c'est demain (Zerline, Beppo, Le marquis) .....	32
Victoire! victoire! victoire! (Le chœur, Zerline, Paméla, Milord, Lorenzo) .....	22
Voyez, sur cette roche (Zerline, Le marquis) .....	14